

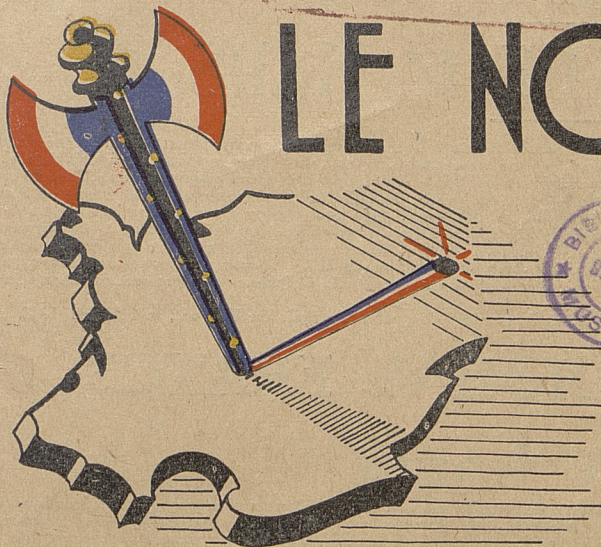
DIRECTION DES PRISONNIERS DE GUERRE

COLLETTIER

- 8 AOUT 1944

N° 45330

Rendu à 3° BUREAU 124



LE NOUVELLISTE

ORGANE DE LIAISON

MENSUEL DES PRISONNIERS

DE GUERRE DUSTALAG VII

Rédaction : P. Boutet, C. Maffre, C. Cassier.

Impression : C. Tito, G. Ferradou.

ÉDITORIAL.

PRINTEMPS !



Avril !
Mois du printemps, du renouveau, de la vie !
Chez nous, en France, la saison est plus avancée...
Les rosiers ont des boutons, les tilleuls des feuilles tendres et les jeunes filles des corsages légers !
Chez nous, en France, le lilas est fleuri, la forêt se vêt, le muguet balance déjà ses clochettes, les oiseaux chantent et se cherchent !
Chez nous, en France, notre cœur est resté...

Et l'homme enfermé, au soir tombant,

tend son visage vers l'Ouest,
il songe la vie...

D'autres hommes, qu'il a connus, dont il a été le compagnon, l'ami, autrefois ! marchent, courent, se meuvent dans des lieux qui lui sont familiers, dans un décor qu'il connaît si bien ! Il se rappelle le parfum du sentier, la couleur du vieux mur, la fragrance ténue de la maison, l'odeur de ce rire, les cris de la rue...

Comme lui, ces hommes ont des petits. Et le soir, ils les saisissent sous les épaules, les soulèvent au bout de leurs bras tendus, les frôlant au passage d'un baiser, et les tiennent suspendus, tant que dure leur rire.

Comme lui, ils ont une femme. Et le soir, sur la couche chaude et douce, sentant la lessive et la lavande, ils l'entourent de leurs bras et dans le sein tiède se libèrent du poids de la journée.

Comme lui, ils ont une fiancée. Et le soir, sous les peupliers, ils regardent couler l'eau, et le sang de leur cœur jeune et ardent, venu brûlant à leurs joues, ils le rafraichissent sur le bras nu et frais.

Comme lui, ils ont une maman, à laquelle ils apportent le réconfort de leur force tranquille, de leur jeunesse active, de leur rire sonore.

Et, l'homme, enfermé, au soir tombant, étouffe un sanglot...

Il ne veut pas pleurer pourtant, mais la sève des grands arbres monte aussi dans ses veines et force une autre larme...

La nature qui chante lui apprend la désespérance...

Quand la nuit sera là, il lui faudra, obligatoirement, retrouver la promiscuité de tous ces corps d'hommes allongés, respirer cette odeur des sueurs fortes, mêler ses mouvements, ses soupirs, ses rêves, ses désirs à ces plaintes de mâles qui ne peuvent pas dormir, trop pleins de leur vigueur inemployée et qui songent la vie et voudraient vivre l'amour...

A l'invite de la nature qui chante, il frémit du grand Désir...

mais sent monter la Haine... !

Nul sanglot n'agite plus ses lèvres, l'émotion s'échappe, il se durcit...
il maudit...

Il maudit tous ceux qu'il accuse de son malheur, de sa solitude...

Il les hait.

Il envie tous ceux qui ne souffrent pas de son mal...

Il les hait.

Il envie, il hait aussi ses compagnons de misère parce qu'il ne voit pas qu'ils souffrent autant que lui.

Il envie le baiser du père à son bambin rieur...

Il envie l'étreinte du ménage uni...

Il envie la bouche close de la fiancée timide.

Il envie les garçons pleins de vie qui, en ce soir d'avril, suivent les jupes claires où se joue le vent tiède...

Il porte en soi le monde et le hait de toute la puissance de son désir !

Il est des heures qui sont si dures ! des rayons de soleil si pénibles ! des senteurs de fleurs si violentes ! Et l'homme, enfermé, ne veut plus que vivre, jouir, et las, en même temps qu'âprement fier, de son épreuve,

retrouver le monde pour proclamer son mépris, cracher sa haine...

La haine n'est pas toujours sentiment bas et vain, des haines ont de la grandeur, de la noblesse ; Trop de haines perdues ne sont qu'un refus de poursuivre, par manque de puissance, de vouloir, par goût du confort, par commodité, par faiblesse,

parce que leur fardeau est trop lourd à porter, car, il est lourd ! le poids de tout ce qui maintient l'homme, tendu... Mais, en ce soir d'avril, la haine qui monte au cœur de l'homme, enfermé, n'est pas noble, n'est pas forte ;

Elle n'est pas acquisition, exaltation voulue, Elle est soumission à une rancœur, elle est cri de souffrance, refus, regard oté à sa vraie responsabilité, appel à une pensée chez autrui, qu'il ne peut pas lui-même accorder.

Elle n'est pas farouche, elle est triste, elle est l'Envie ! Et bientôt, son poids même, poids d'une jalousie, est trop lourd aussi, l'air est trop parfumé, le vert est trop joli,

Avril chante trop, le printemps est trop tiède et les souvenirs d'antan sont trop nombreux, trop doux, ils reviennent, ils remontent, et le cœur de l'homme, enfermé, s'ouvre, s'ouvre tout grand... Il aspire l'étrange et suave douceur, Il retrouve le calme, la paix.

Puis, une autre violence, celle qui fait vivre : L'Espoir !

Et l'homme, enfermé, ne voit plus ses barreaux...

C'est pour lui que le ciel est bleu...

Pour lui les oiseaux chantent, pour lui l'œillet fleurit, pour lui dans l'air tendre et gai une chanson s'élève et dit : Retour !...

Et, parce qu'il veut rentrer fort,

Parce qu'il sait que l'homme envieux, qui gémit, est un faible,

Et que l'amour ouvre la vie,

Parce qu'il veut, bientôt, pleinement, se donner,

Parce qu'il sait qu'il a une tâche à remplir et à laquelle il ne veut pas faillir,

Parce qu'il sait que le travail veut de l'amour,

que la joie demande l'amour,

que le bonheur n'est pas sans amour,

que la vie commande l'amour,

Parce qu'il sait,

que ses enfants auront besoin de lire la joie sur son visage,

que son épouse voudra poser sa tête douce sur son cœur gai,

que sa fiancée voudra renouveler son serment sur sa bouche souriante,

que toutes les filles préfèrent les yeux rieurs,

Parce qu'il veut construire dans la joie et l'amour,

Dans cette saison qui balbutie ses refrains prometteurs,

de fleurs, de grâces, de fruits,

porteuse de son grand Espoir,

Dans ce printemps qui est tout amour,

il puise,

l'amour dont il aura tant besoin,

pour oublier...

pour VIVRE, VIVRE !...

Pierre BOUTET.

N° P 1097 R3

Association d'Entr'Aide et d'Assistance des Prisonniers de Guerre Français du Stalag VI J

LA JOURNEE DU 12 MARS...

12 Mars 1944 ! Journée de Solidarité au Stalag VI J !! Peut-on dire que ce fut un succès ? Le terme semble impropre tant il est éloigné de la vérité. Nous ne voyons guère de qualificatif capable de dépendre fidèlement l'empressement avec lequel tous les Prisonniers de Guerre Français du Stalag VI J ont répondu à notre appel. Timidement, nous nous étions permis quelques pronostics ! Mais peut-on préjuger d'un résultat quand celui-ci est lié aux sentiments de 17.000 Français ? Nous pensions cependant les connaître, ces sentiments qui ont permis à la Mutuelle de réunir 4.500.000 francs en 2 ans d'activité. Nous les avions là, couvant, à portée de nos appels, toujours prêts à répondre « Présent ». Mais pouvions-nous penser que le fond en était insondable ? Car ils sont sans limite ces sentiments de solidarité, elle est sans limite la bonté des exilés de 40, et l'intérêt qu'ils portent à nos épouses et à nos petits, à nos vieux parents qui attendent fébrilement notre retour, n'a pas de borne. En 2 ans, « ILS » ont prélevé sur leur salaire souvent modeste 4.500.000 francs destinés à venir en aide à ces épouses admirables, à ces enfants avides de revoir leur papa — pour certains même de les connaître — à ces vieux parents qui s'accrochent à la vie pour ne pas la quitter sans revoir leur « petit » à eux aussi. Qu'est-ce cela en comparaison de l'effort magistral qu'ILS viennent de fournir ?

En une seule journée, unique sans doute dans l'histoire des Stalags, les 17.000 Prisonniers de guerre Français du VI J ont, le 12 Mars 1944, répondu à l'appel de la Mutuelle en mettant à sa disposition plus de

UN MILLION et DEMI de FRANCS

Le chiffre n'est pas absolument définitif. Il est aujourd'hui de

1.566.276 francs

On nous dit chaque jour que les événements qui ont suivi la défaite de Juin 40 ont été la cause d'un égoïsme endémique qui pèse lourdement sur les destinées morales de la France ! Le fait est profondément navrant, mais c'est une raison de plus pour nous réjouir de l'état d'esprit des Prisonniers qui, mieux que d'avoir su échapper à cette regrettable influence, ont fait éclore et développer dans les camps, une ambiance riche en sentiments de camaraderie et de solidarité. N'est-ce pas réconfortant ? N'est-ce pas un gage sur l'avenir, ce geste accompli le 12 Mars 1944 après 4 ans bientôt passés derrière les barbelés ?

Nous voudrions vous dire un « merci » qui soit en rapport avec l'ampleur de ce geste, les mots nous font défaut, mais l'émotion qui nous étirent nous autorise à vous dire, entre prisonniers, que tous nous pouvons être fiers de l'élan de générosité qui sert de conclusion à l'appel de notre Association d'Entr'Aide. Nous en avons d'autant plus le droit que cet élan, loin d'avoir été dicté par le désir réfléchi d'accomplir un devoir, résulte d'une spontanéité bien digne des traditions françaises.

Merci à tous, sans exception, aux Hommes de Confiance de Compagnie qui chacun dans leur sphère, se sont dépensés sans compter, pour assurer le succès de notre journée. Merci aux Hommes de Confiance de Kommandos qui ont si bien su plaider la cause de la Mutuelle, aux organisateurs de kermesses, loteries, concerts, fêtes foraines, ventes aux enchères et autres qui, avec un dynamisme sans pareil ont, par leur entraînement communicatif, réalisé de véritables tours de force. Enfin, et surtout, merci à tous ceux qui, avec une générosité digne des plus grands éloges, dépassant par son ampleur et sa portée le cadre de l'entr'aide, ont apporté le plus singulier démenti à ceux qui seraient tentés de croire que 4 ans de captivité ont fait des Prisonniers des hommes aigris et amoindris dans leurs sentiments.

Un but comme celui que nous poursuivons n'est jamais dépassé, mais nous avons la satisfaction de dire aujourd'hui qu'il est atteint. Les quinze cents petits enfants, les huit cents mamans de France qui font confiance à votre sollicitude ne seront pas déçus. Ils se joignent à nous pour vous exprimer leur reconnaissance en ce même mot qui traduit tout ce que leur cœur contient de gratitude et d'admiration : MERCI !

Adjudant Édouard QUIDEL, Fernand OZERÉ,
Homme de Confiance Principal du Stalag VI J, Vice-Président-Trésorier de l'Association
Président de l'Association d'Entr'Aide. d'Entr'Aide.

A L'ORDRE DU JOUR.

Toutes les Compagnies, tous les kommandos ont répondu, nous l'avons dit avec le même empressement, à l'appel de notre Mutuelle. Il nous paraît cependant opportun de signaler ceux qui se sont particulièrement distingués au cours de cette journée du 12 Mars 1944 :

Cies	Noms	Montants	moy. p. homme
4491	R. CHARRIER, H. de C.	16.924 RM. 20	8.46
4488	Lt J. GAYET	11.001 RM. —	7.34
2479	M. COINE	7.637 RM. 60	5.86
4488	J. LACOSTE	3.221 RM. 20	5.18
6488	J. MOUSSERON	8.226 RM. 90	4.52

et pour les Kommandos...

	1129	moyenne par homme	38.00
310	»	29.17	760
1119	»	20.83	1703
1332	»	18.65	1153
1807	»	17.34	1324
1302	»	14.74	1715
1322	»	14.48	1317
1631	»	13.80	146

Il faudrait les citer tous, ils sont trop nombreux, qu'ils nous excusent de ne pouvoir le faire, mais tous, kommandos d'industrie ou « bauer » peuvent être fiers du résultat obtenu avec le même cœur et la même générosité.

L'Homme de Confiance vous Parle

Communication du maire de Limoges.

Le maire de Limoges me fait connaître que la ville de LIMOGES continuera cette année à envoyer des colis aux prisonniers de guerre nécessiteux de sa ville, qui feront parvenir des étiquettes.

Il est précisé que ces colis sont **uniquement** destinés aux prisonniers qui habitent LIMOGES avant la mobilisation.

Aux Prisonniers de Guerre Corses.

Le colonel SARROCHI me fait savoir qu'une œuvre d'entr'aide des Corses du Gard, dont l'un des buts est d'apporter une aide matérielle et morale aux prisonniers Corses dont la famille habite la Corse, s'est formée à Nîmes.

Le colonel Sarocchi (17, boulevard Amiral-Courbet, à Nîmes), me demande de bien vouloir porter ce fait à la connaissance des Corses du Stalag et me prie d'inviter ceux d'entre eux qui sont privés des nouvelles de leur famille et de colis — et qui ne sont pas encore inscrits à un Comité local — d'écrire au Président de l'œuvre d'entr'aide aux Corses du Gard, en envoyant une étiquette de colis.

Adjudant Édouard QUIDEL,
Homme de Confiance Principal du Stalag VI J.

Petites Annonces.

Kommando 134 achèterait ACCORDEON, touches piano, 80 ou 120 basses.

Autour de la Journée de Solidarité

La journée de Solidarité du 12 Mars 1944 a provoqué un véritable cri-térium parmi certains Hommes de Confiance de Compagnie et de kommando.

— Ne vit-on pas un certain lieutenant, basketteur émérite, arpenter, une journée durant, une boîte en carton sous le bras, le champ clos de son activité ? Pas un planqué ne lui échappa. Et ceux qui en auraient eu envie pensaient à ce dangereux sang corse qui lui coule dans les veines...

— Robert CHARRIER « de Solingen », quand il apprit l'organisation de cette journée, réfléchit rapidement et, avec son assurance coutumière, tint à peu près ce langage au trésorier de la Mutuelle : « Solidarité... ? ça nous connaît... Solingen ? 2.000 hommes... 5 fois 2 : dix... Je l'apporterai 10.000 RM. » Le dit trésorier faillit disparaître sous son bureau ! Le plus drôle c'est que Robert apporta 16.900 RM. et des poussières. Le trésorier n'en est pas encore revenu. Robert non plus d'ailleurs...

— On vit un certain 15 Mars, deux représentants du kommando 310, Mée et Gérard apporter timidement l'obole de leurs 60 camarades. « On a fait ce qu'on a pu, on ne pouvait d'ailleurs pas plus, tous les gars sont maintenant fauchés ». Ils apportaient 1750 RM. 129 RM. 17 par homme... une paille !

— Au kommando 1129 de Verbert, on décida d'organiser une petite fête de famille entre les 75 gars de chez nous. Oh ! une toute petite fête, sous le signe de la plus cordiale camaraderie. On mit cela en route vers 7 heures du soir... et mon Dieu, ça se prolongea tout doucement jusqu'à 7 heures du matin... On dit même que le combat cessa faute de munitions. Les pauvres guéfangs regagnèrent alors leur lit, les yeux gonflés, l'oreille basse, les poches pendantes... Dans un coin, un petit tas de cuir ? ce sont les porte-monnaie qui n'ont plus de raison d'être... Seul, un sourire narquois aux lèvres, DESBORDES (encore un Robert) dénombrait le butin... 2.850 RM. 38 RM., ou plutôt 760 fr. par tête !... Est-ce de la solidarité cela ?... C'est aussi le record de la journée. Le 1129 a bien mérité...

— Un lieutenant-aumônier, récente et sympathique tête de turc du Nouvelliste, fit tant et si bien dans sa Compagnie, que celle-ci fut à deux doigts de devancer Solingen. CHARRIER cru même un instant qu'il lui faudrait faire donner la garde pour conserver la première place.

— BESSON nous écrit simplement que, pour répondre à l'appel de la Mutuelle, les 73 hommes du kommando 1119 ont, au cours d'une petite séance récréative, réuni la somme de 1521 RM. 120 RM. 83 par homme !... Quelle générosité et aussi quelle simplicité. C'est à crier d'admiration...

— 1807 - 26 mars - on est un peu en retard, la paye s'est fait attendre et l'ami GERMOND ne veut pas perdre l'occasion de « plumer » ses 124 camarades. Il le fit avec une élégance remarquable puisque la petite fête organisée à cette intention se solda par 2150 RM. La soirée fut cependant coupée par des bruits extérieurs... mais les sirènes ne parvinrent pas à modérer l'ardeur qui s'était emparée de tous. Les enchères se poursuivirent à la sauvette jusque dans les chambres !... Le même objet fut vendu 3 et 4 fois ! Qu'importe. 17 RM. 34 de moyenne, c'est coquet. C'est surtout profondément touchant !

— Le 1302 se sentit ce jour-là une âme jouvencelle. BRISON avait organisé une fête foraine dont il a le secret, et qui compte dans la vie d'un P. G. Hélas, tout le monde n'était pas là, les exigences de la captivité avaient retenu un certain nombre de camarades au travail. C'est dommage ! quelle aurait été alors la moyenne qui atteint 14 RM. 74 ?... Bravo BRISON.
Le Mutualiste de Service.

* PÂQUES *

Vie Catholique.

Mes Chers Amis,

Noël rappelle cet événement historique qu'est la naissance du Christ. Pâques rappelle, à l'autre extrémité de sa vie terrestre, cet autre événement qu'est la résurrection.

La résurrection : un triomphe de la vie sur la mort ! Fait merveilleux, formidable, miraculeux ! Fait bien gênant aussi ! Si vraiment le Christ est ressuscité, c'est qu'il est le maître de la vie, c'est qu'il est le maître tout court ! Alors ? Alors... Il faut le suivre. Le suivre ?... C'est qu'il n'a pas précisément promis de nous conduire par des sentiers fleuris... Aucun chemin de fleur ne conduit à la gloire... sur le plan spirituel non plus.

Il est plus facile d'attaquer Jésus que de le suivre... Ceux qui pensent que la Raison est la raison de tout, ceux qui veulent à tout prix enfermer la raison dans ces limites, somme toute restreintes, ceux qui croient voir grand en lui imposant des plafonds, ont nié la résurrection du Christ.

Il y a aussi les vivisecteurs de textes ; ils ont tranché dans le vif, ils ont découpé, disséqué, analysé, trituré, quelques passages de l'Écriture par trop significatifs... Mais, c'est Harnack, le célèbre critique rationaliste allemand qui l'affirme — une montagne d'arguments ne peut détruire un texte — or, le texte de l'Évangile a été lu, fouillé, analysé, comparé et souvent sans bienveillance par des critiques de toutes langues, peu disposés à s'en laisser conter. Que ce texte ait résisté à une pareille pression, voilà qui serait inexplicable s'il n'avait pas une valeur historique inattaquable. Y a-t-il un autre ouvrage autour duquel se soient livrés de pareils assauts ? Ce seul fait suffirait à prouver que ce livre n'est pas comme les autres.

Oui, le Christ est ressuscité : il y a des témoins ! Leurs témoignages abondent, identiques sur le fond. Ils se résument dans cette affirmation de saint Pierre (Act. II. 32) : « C'est ce Jésus que Dieu a ressuscité : nous en sommes tous témoins ». Or, ces témoins sont allés jusqu'au bout du témoignage. Pour affirmer leur foi, ils ont versé leur sang. On ne doute pas de témoins qui signent de leur sang ! Et ces témoins n'étaient pas qu'une poignée !

Lisez plutôt saint Paul (I Cor XV) : « Je vous ai enseigné avant tout que le Christ a été enseveli et qu'il est ressuscité le troisième jour et qu'il est apparu à Pierre, puis aux douze (apôtres). Après cela, il est apparu en une seule fois à plus de cinq cents frères dont la plupart sont encore vivants... Après eux tous, il m'est apparu à moi, comme à l'avorton ».

On nous dira peut-être que nous, Chrétiens du XX^e siècle, nous croyons à des racontars. Bien ! Mais alors comment expliquer la foi de la première génération chrétienne. Ils auraient eu beau jeu de crier à la supercherie, d'autant qu'après tout, le message qui leur était annoncé, n'était pas tellement dans la pente de la nature. Il est plus facile de haïr que d'aimer ; il est plus facile de courir après la richesse que de sauvegarder l'esprit de pauvreté ; il est plus facile de satisfaire sa passion que de respecter la femme... (ou l'homme même). Il est plus facile de ne penser qu'à soi que de sortir de son égoïsme pour se donner aux autres. Il est plus facile d'aligner des objections que de soumettre son intelligence à des vérités dont on sait que, venant de Dieu, elles nous dépassent nécessairement.

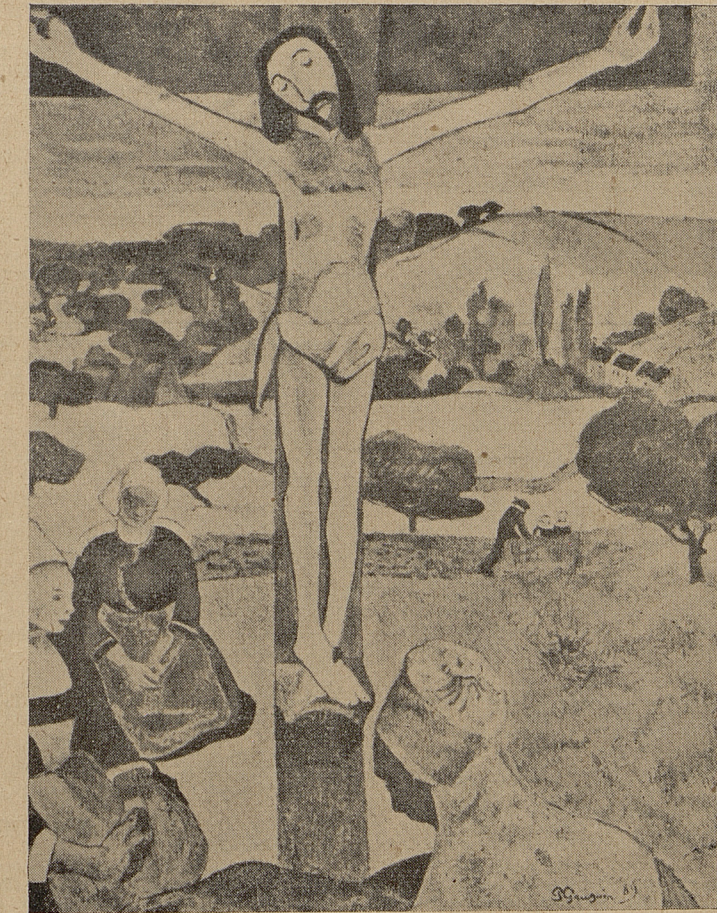
Et cependant des hommes ont adhéré à ce message. Ils ont cru, mais en êtres raisonnables, parce que le Christ a donné des preuves de sa mission divine : et a couronné l'œuvre par la plus éclatante : sa résurrection.

Depuis plus de cent ans, on a tout fait pour tuer le Christ. La philosophie, la science, la politique, l'économique, la pression sociale, tout s'en est mêlé ! Après Voltaire, on a absolument voulu écraser l'infâme (c'est ainsi que le blasphémateur désignait le Christ). L'infâme ? Il vit... Voltaire et ses successeurs sont morts ou mourront. Ils ont cependant remporté un joli succès... Les hommes coupés du Christ se sont livrés à des expériences dont, malheureusement, ils payent largement les frais à l'heure présente.

Je voudrais, mes chers amis, que les malheurs actuels, conséquence d'un retour marqué au paganisme, vous aident à pénétrer ce mot de saint Augustin : « Qu'y a-t-il de plus onéreux pour l'homme que d'avoir perdu le Christ ? »

Il ne faut pas être bachelier pour comprendre que, si on perd l'esprit d'amour, l'esprit de justice, et le sens du sacrifice, on ne peut rien construire, même sur le plan humain. Et qui nierait que ces valeurs soient essentiellement des valeurs chrétiennes ?

J'espère, mes chers amis, qu'en cet anniversaire de la résurrection de Jésus, beaucoup feront revivre en eux la foi et l'esprit du Christ. Ils obtiendront par là une libération intérieure que l'on ne peut soupçonner tant qu'on ne l'a pas vécu et dont je souhaite qu'elle soit le prélude de l'autre qui n'en est que l'ombre. Une seule condition ! Demander ces biens à celui qui, seul, peut les donner !



LE CHRIST JAUNE (1889)
(Calvaire Breton).
Paul GAUGUIN.

Culte Protestant.

Lecture : Jean 20, 19 à 31.

Mes Chers Amis,

Nous vous adressons à tous nos messages affectueux en Jésus-Christ. Les visites nous ont permis de mieux vous comprendre, d'entrer dans une faible mesure en ce qui fait l'objet de vos préoccupations, mais surtout de sympathiser davantage.

Bien souvent, nous demandons pour vous et pour nous le secours de Dieu dans l'épreuve et dans la souffrance.

Beaucoup de camarades sont tourmentés par d'angoissants problèmes et certains ont renoncé à les résoudre parce que cela semblait impossible. D'autres, découragés en constatant l'inutilité de leurs efforts, ne recherchent plus le bien et s'abandonnent désespérés.

Nos sentiments changent, nous évoluons, mais ce n'est pas hélas toujours vers la vertu. Si vous le voulez bien, faisons le point de notre vie spirituelle. Où en sommes-nous ? Quels sont nos progrès depuis Pâques dernier ?

Que la conviction de nos péchés, le regret des fautes commises nous fassent rechercher sans retard Jésus le Sauveur.

L'amour de Dieu est immuable et Pâques nous le rappelle, puisque Jésus est mort pour nos fautes, ressuscité pour notre justification.

Avant son arrestation, Jésus s'était entretenu plusieurs fois avec ses disciples de sa mort et de sa résurrection, mais les disciples n'avaient pas compris (Luc 18-33 et Jean 20-9).

Ils avaient vécu ces jours glorieux des conversions, des guérisons, ils avaient assisté aux trois résurrections qu'avait opérées leur Maître, ils ils croyaient tous que le royaume de Dieu était arrivé.

Après la croix, les disciples furent consternés, déçus dans leur espoir, honteux et mécontents de leur défection ; ils éprouvaient des remords, le désarroi et la crainte. Dans le deuil, ils pleuraient celui qui leur avait enseigné l'amour de Dieu et qui les avait tant aimés.

Et voici que dans leur accablement, une nouvelle, apportée par des femmes et quelques uns d'entre eux, provoqua une grande agitation :

« Jésus est réellement ressuscité ».

Dès le soir de ce jour, les disciples réunis virent apparaître le Seigneur qui leur montra ses mains et son côté. Quelle émotion ils éprouvèrent en le voyant, Lui, la marque des clous, sa blessure au côté et lorsqu'ils entendirent sa voix leur dire : « Paix vous soit », ils comprirent alors la valeur de son sacrifice, et aussi, la grandeur de son amour.

Désormais, les disciples seront associés à son œuvre de grâce. Ils deviendront des messagers de la bonne nouvelle et recevront pour ce sacerdoce la puissance de l'Esprit-Saint.

Le pouvoir de « lier », qui consiste à déclarer la condamnation qui pèse sur le péché, et de « délier », en annonçant le pardon des péchés par la foi en Jésus-Christ, est le privilège de tous les disciples du Seigneur (Matthieu, 14-18).

Pourquoi juger incroyable que Dieu ressuscite les morts ? S'ils ne ressuscitent pas, Christ n'est pas ressuscité non plus, et notre foi est vaine.

Christ est réellement ressuscité, Pierre, les douze apôtres et cinq cents frères réunis l'ont vu et ont rendu ce témoignage. C'est une des vérités fondamentales du christianisme. Non seulement Jésus vit d'une vie impérissable, mais encore c'est par lui que se fera la résurrection des morts.

Chers Amis, nous aimerions que la joie des disciples soit aussi la vôtre. Si nous insistons, c'est parce que nous sommes convaincus

qu'en Jésus seul est le salut et que, d'autre part, nous connaissons par expérience sa paix divine.

Il ne nous appartient pas de nous attarder aux raisons qui ont poussé tant d'hommes à mépriser le Christ Sauveur.

Mais Jésus, qui a donné sa vie pour toi, te demande de rechercher le péché qui t'empêche de l'aimer par la foi.

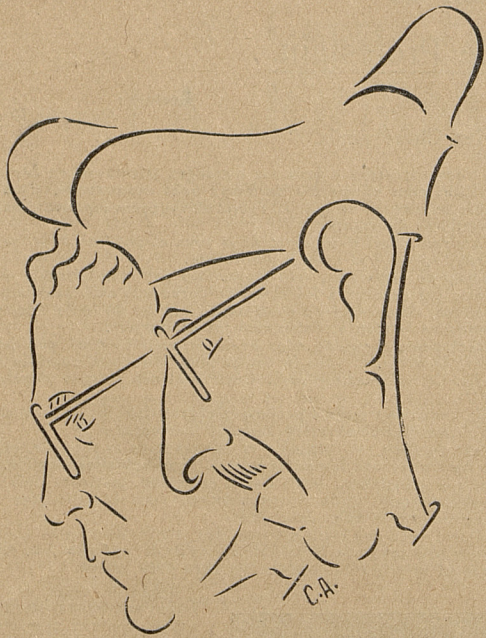
Si, touchés par son amour, vous vous confiez en lui, vous expérimenterez aussi la puissance de celui qui est sorti vainqueur du tombeau pour délier les hommes du péché et leur donner la vie et l'incorruptibilité.

La Résurrection de Jésus est la fin de notre déchéance, elle nous donne accès à la gloire de Dieu, l'aube se lève, les ombres fuient, aux horreurs d'une nuit profonde succède le jour le plus beau, celui de la résurrection.

Paul LAINE,
Évangéliste.

Lieutenant A. BORDERIE.
Aumônier Général du Stalag VI J.

TÊTES DE TURC.



Duo...
L'un est grand et sec et porteur d'un long nez...
L'autre est plus petit, mais sec aussi...
Domage !
Cervantes ne les aurait pas reniés dans un pays où les moulins sont si proches !

Il est vrai qu'ils n'ont pas de monture...
Aussi, l'un à grandes enjambées, l'autre trotinant, ils parcourent, pélerine au vent, musette en bandoulière, tout le territoire du Stalag... Quel est celui qui ne les a pas vus, sur la route, dans un tramway, dans un champ, dans un kommando, porteurs de la bonne parole, offrant une cigarette, un biscuit, un bout de chocolat, acceptant parfois un oignon !

Et tous les « camarades » (en mettant dans ce mot toute la tendresse et l'onction évangélique) savent qu'au Stalag, ils tiennent table ouverte et délicate...

Car, s'ils sont pêcheurs d'âmes et dirigent souvent leurs regards et leur voix vers le ciel, ils savent redescendre sur la terre ; les heures qu'ils n'emploient pas le long des grands chemins, ils les consacrent à la cuisine !

Ils sont très dissemblables : « l'autre » a le visage ascétique, la bouche durement fermée à toutes les tentations, l'œil inquisiteur, le verbe sec et autoritaire, mais c'est « l'un », flanqué de son grand nez fleurant le Monbazillac, à la bouche gourmande et légèrement entrouverte, à la voix douce et nuancée, qui professe le plus haut mépris pour l'alcool ! Il est vrai, en revanche, que c'est lui qui met le plus d'amour dans la confection des petits plats mijotés et odorants !

Ils ont en commun leur foi, et des lunettes, et aussi... mais, chut !... de cela, il ne faut pas trop parler, c'est leur vertu cachée, le secret de leur rayonnement et de leur influence, et puis, quel est le prisonnier du Stalag VI J qui n'a pas éprouvé, au moins une fois, en MM. Jean BORDAS et Paul LAINE, aumôniers protestants, ces qualités délicates, profondes et précieuses, de dévouement inlassable, de sacrifice muet et de charité ? Leur action est plus éloquente que le plus chaleureux discours. Ils ont su se faire aimer, apprécier ; ils trouvent leur réconfort, leur récompense la meilleure dans l'accueil fraternel qu'ils reçoivent partout, et ils ont assez d'esprit pour déceler dans ces lignes, malgré les quelques traits décochés, un reflet de l'estime qu'ils ont su gagner.

POTINS...

Certains nous demandent : qui est MAGNAT ? Ils se figurent que ses dessins ont été pris dans un autre journal. Pas du tout, ils sont inédits et ont été faits spécialement pour vous, par un p. g. du kdo. 1704. Comme celui de COTTENOT du kdo. 704, dans le dernier numéro. Y a-t-il dans les kommandos d'autres talents que nous ignorons encore ? Sûrement ! Qu'attendent-ils ?

— CHARRIER fait bien les choses. CHARRIER ! vous savez bien, la Tête de Turc de janvier ! La troupe théâtrale du Stalag, en représentation dans sa compagnie, a été royalement reçue. Un seul s'est plaint. Est-ce une vengeance ? Tout est possible ! C'est Claude AUDOUY, qui justement le caricatura, et auquel échet un lit, garni d'animaux sauteurs qui l'empêchèrent de fermer l'œil un instant ! Et l'on dit que le lendemain, CHARRIER avait l'air faussement contrit et qu'il ne put dissimuler un léger sourire en s'informant auprès de son hôte, s'il avait bien dormi ! Mais est-ce vrai ?

— Qui est visé ? Un camarade du kdo. 633, qui signe J. de LAMBEZELLE (joli nom !) nous informe : « Désireux de collaborer activement au « Nouvelliste », serais heureux de posséder feuillets roses du dictionnaire Larousse (le Littré étant trop fort pour moi), afin de pouvoir farcir mes textes de locutions étrangères, et en particulier latines ». Un camarade charitable acceptera-t-il de mutiler son dictionnaire pour lui faire don des précieux feuillets roses ? Pour l'esprit de solidarité des camps, nous l'espérons ! En échange, ce camarade, qui ne connaît pas le latin, s'affirme adroit (peut-être à juste raison !) et nous propose : « Artisan adroit confectionne sur demande sacs pouvant contenir Confidences, Soucis et Aspirations ». Il ne précise pas en quelle matière sera faite le sac. Peut-être attend-il les fameux feuillets roses ?

Chez nos Confrères.

Notre camarade Gérard GUILLOIS écrit dans l'*Aurore*, journal du Stalag VI K, ce petit article amusant, que nous sommes heureux de reproduire pour les lecteurs du *Nouvelliste* et qui s'intitule :

Une minute à l'Ecoute

(Enregistré sur ma paillasse)

Messieurs, bonsoir... bonsoir... bonsoir... Salut, petit tête ! Pas de bobard ? Si ! Pan... ! Silence ! la fabrique de bagues ! Je coupe et cœur ! Ta gueule... Alors tu l'envoies ce bobard ? Un carré de dames... Pourquoi ? Belotte... Comment que ça s'est fait ?... Pan... pan... pan... Ecoutez donc un peu... Deux, je passe... Sous les ponts de Paris, on y passe... Si on faisait des nouilles, ce soir... Avec mes initiales en croix... Silence ! Idiot ! Et tu as réfléchi toute la journée pour trouver ça ?... Est-ce qu'il faut rire ?... 33 et 6, 40 et 10 de der... 3 francs. Au marché noir seulement... Que la personne qui vient de puer, veuille bien faire connaître son matricule... 1-2-3... je prends ! à toi !... Ça renifle... Je coince... Pan... pan... pan... J'avais la dame, y a pas moyen ! Moi, j'avais le petit... Il faut encore l'arrondir... Qu'est-ce que tu disais ?... Les ceusses qui n'ont pas mangé de pommes de terre aujourd'hui, lève la main... J'en bailla !... Ouvre la f'nêtre... Du valet... Tu l'as vu ? Qui ? Mon c... ! Pique du sept... Ça serre encore ben d'trop... Pan... pan... pan... Je m'défausse... Je m'déchausse ; va plus loin... Viens, ma Nénette, faire un tour sur les chevaux... Ça s'ra carreau... de bois... Ah ! quelle ordure... Oui, mon vieux, il est bien son bouc ; mais ça chlingue !... Pour la deuxième fois qui qu'est-ce qu'a ch... ? C'est personne !... Ah ! dis donc, il y a cor des biscuits !... Il était sec avec un p'tit ! Re l... Toujours une tartine double au « fröhstück... » Moi, j'ai pompé du purin... On est d'dans !... Oui, mon vieux, une betterave de 1 m. 10. Sans les feuilles ?... Ça m'ferait mal ! Moi aussi ! Allons donc, 1 mètre !... Je coupe...

Histoire malodorante.

Un Gascon et un Tourangeau, tous deux charpentiers, travaillaient de compagnie chez un patron. Ils étaient occupés à réparer une toiture au-dessus d'une fosse à purin. Tout à coup, par suite d'une maladresse, le Tourangeau perdit l'équilibre et chut au milieu de la fosse. Le Gascon affolé, court vers son patron et lui crie : « Singe ! Singe ! Tourangeau est tombé dans la chose ». « Dans quoi ? ». « Dans la m... ». « Y en a-t-il beaucoup ? ». « Il en a jusqu'à la cheville ! ». « Peu de chose », répond le patron, « rien ne presse ». « Eh ! Milladious ! », s'écrie le Gascon, « c'est que Tourangeau a la tête en bas ! ».

Du Kommando 1909.

Les cuisses du poulet.

Un brave curé est invité à une noce. Il accepte mais demande qu'il ne soit pas tenu de propos déplacés. Pendant le repas, on lui donne le poulet à découper. Au grand étonnement des convives, il passe les superbes cuisses du volatile par la fenêtre. Une vieille dame lui demande : « Mais enfin, Monsieur le curé, pourquoi faites-vous cela ? ». Candidement, le brave curé répond : « Mais, Madame, un jour de noces, on ne sert jamais les cuisses ! ».

Félicien LABROUSSE, Kdo. 826.

Hache et « Asch ». (1)

Ce jour-là, je rencontrai l'ami Jules fort perplexe, tournant entre ses doigts une petite boîte munie d'une étiquette. « Qu'as-tu donc trouvé là ? ». « Vois toi-même... ma parole, ça m'a tout l'air d'être des suppositoires ! »

Et il me conta l'histoire suivante : « Figure-toi que, voici une demi-heure, mon « vorabeiter » m'envoie, muni d'un papier, au magasin. C'était pour avoir une hache qui manquait au chantier. Je m'y présente au guichet et la petite « fraulein » me refille l'outil avec son plus gracieux sourire ; jusque là tout va bien. Arrivé au chantier, j'étais seul, je casse le manche. Zut, je m' dis. J'vais m'faire engueuler. J'camoufle la hache et j'retourne au magasin en vitesse. Comment expliquer ça à la même. Tant pis, j'm lance : « Ich... heu... hache... verstehn hache ?... Kaput... Ya, hache, stuck kaput... ich reparieren... Du... nich... reparatur ? ». Mais la petite me lance un regard étonné, puis furieux et se met à m'incendier : « Arzt... Lazarett », c'est tout c'que j'ai compris dans son discours. Elle appelle un type en blouse qui se tourne vers moi : « Komm... Du krank ? ich repariere ». « Verstehn hache ? ». « Ya ya, ich verstehe... komm ! » Il m'emmène à l'infirmerie et me refille ce machin-là avec un tas d'explications auxquelles je n'ai rien compris, comme de juste. Comment veux-tu que je répare une hache avec des suppositoires ?

R. T., Kdo. 1906

Explication.

Papa et maman regardent des photos de leur voyage de noces. Suzy, quatre ans, assise entre ses parents, demande : « Et moi, où j'étais pendant le voyage de noces ? ». « Toi... tu es partie avec ton papa et tu es revenue avec ta maman ».

Le Pass-Temps du Stalag VIF

Histoire frappante.

Un boxeur, voulant divorcer, se plaint au juge que sa femme le frappe à coups de tisonnier : « Avez-vous un constat de blessure ? » lui demande le juge. « Il n'y a pas de trace, répond-il, mais il faut voir le tisonnier ! »

Du Captif de la Forêt Noire, du Stalag VB

(1) Nom vulgaire de la partie postérieure de notre corps.

SI L'AMITIÉ EXISTE, ET L'AMOUR, C'EST DANS
UNE RÉGION OU IL N'Y A PAS DE COMPTA-
BILITÉ.

Jacques CHARDONNE.

« LA TROUPE DE CHEZ NOUS » en vadrouille. Kommando 1718

Ouf ! Ça y est ! on part. La bise glaciale achève de réveiller les derniers endormis ; il est 7 h. 1/2 du matin et la colonne, lourdement chargée, s'ébranle vers la gare distante de 4 km., et c'est l'assaut d'un wagon où pour quelques instants, chacun se case comme il peut. Une station et c'est la fin du court voyage, évocateur de tant de choses.

Nous rejoignons la salle de spectacle du kommando 1709 à Heldern, rapidement chauffée et aménagée. Quelques essais et, à 1 h. 1/2, nous sommes prêts à affronter notre public.

Au lever du rideau, la « Troupe de Chez Nous » se présente et définit son programme : distraire nos camarades, chasser le hideux cafard. Et c'est tout de suite le morceau de résistance : « L'Ouragan », pièce policière, en 3 actes, et 12 personnages. De multiples péripéties, dramatiques ou légèrement comiques, des scènes brutales, sont les épisodes marquants d'une lutte sournoise, implacable, que se livrent le bandit de grand chemin et le distingué représentant de la police qui, flanqué de son inséparable ami Marchandier, fonctionnaire correct, respectueux des lois, aux phrases savamment étudiées, toujours heureux de placer un discours. Jusqu'à la fin, l'intérêt ne se dément pas. Nous sommes heureux de voir notre auditoire de « guéfanques » suivre avec une grande attention la bonne interprétation de la pièce jusqu'au dénouement. L'arrestation du coupable et la découverte des plans du mystérieux avion les tient en haleine.

Nous terminons par une revue, « Espoir... ce soir » écrite par A. Marchand. Sur la scène paraît notre ami DEBLIQUE, qui semble pourtant bien cafardeux, mais soulève la salle par sa belle et nostalgique voix, évoquant le visage de celle qui est, là-bas, gardienne du foyer. THERIN, optimiste à bloc, lui donne la réplique ; dans la coulisse, une voix, DION, joyeux, chante son espoir de revoir sa « Normandie ». DOMMENGIE évoque avec l'accent, Toulouse et son gai soleil. Joyeux, BOULLOU nous déclare « Y a d'la joie ». MAS, heureux, nous donne la dernière sur HERARD, alias « Piaf » qui arrive à point pour se défendre et nous chanter son « Paname ». J.-M. MUREZ, toujours fringant, a rencontré, grâce à son flair, Mlle la Classe, en l'occurrence MARCHAND. Nous entendra-t-elle ? PIAF, dévoué, lui chante, plein d'angoisse, « Vous qui passez sans nous voir ». Miracle ! Elle vient, elle passe, souriante, avec bonne grâce, elle veut bien nous dire quelques mots pleins d'espérance. CASI, vient et nous déclare, sans ambages, qu'il est l'heure de faire les malles, fini le doux rêve, nous terminons, nos dévoués machinistes LARQUET, AQUATIAS, BANIER, se joignent à nous et de tout cœur, à la demande de notre sympathique auditoire, nous reprenons tous en chœur notre chant d'espoir et de confiance en des jours meilleurs ; des bravos crépitent, nous sommes heureux d'avoir atteint notre but.

Souriant, notre souffleur DELVALLE, est heureux de quitter, enfin, son frigidaire. Un grand merci à nos camarades du « Régio-Jazz » qui, par leur présence et leur gracieux concours, rehaussèrent l'éclat du spectacle. Merci à tous ceux qui nous ont aidé, et à tous les camarades des kommandos environnants qui n'ont pas hésité, malgré la nature inclemente, à venir nombreux.

Maréchal des Logis DION Jean.

ACTIVITÉS THÉÂTRALES AU Kdo. 843

Le dimanche 27 février 1941, la troupe théâtrale du kdo. 843 donnait une représentation qui fut réussie en tous points. Cette activité artistique au kdo. date de loin, mais ses débuts furent modestes et difficiles. Grâce à l'effort d'éléments nouveaux, la troupe, dirigée par Francis CLAVERIE et animée par Jean GIRAUDON et bien d'autres camarades ne ménageant pas leur peine, fut en constants progrès. Le dernier spectacle le prouve.

Après une présentation originale et très goûtée, la première partie, une comédie en 1 acte de G. d'Hervilliez et Jean des Brosses, « Salubrité Publique », fut prestement enlevée et vivement applaudie.

En seconde partie, se jouant des difficultés, la troupe présente un drame en 2 actes de Grand Guignol, « La Banque Cratch et Cie », d'Emile Delorme, avec beaucoup de vérité et qui obtint un beau succès.

Le groupe artistique est à féliciter et nous devons le remercier pour cette matinée agréable qu'il nous a donnée. L'orchestre, sous la direction de Raymond DEWALLENS, quoique composé d'amateurs, s'est montré à la hauteur de sa tâche dans toutes les circonstances.

Ne voulant pas se reposer sur ses lauriers, le Directeur nous a annoncé la présentation prochaine de « Sud », pièce en 3 actes de Paluel Marmont, que nous serons heureux d'applaudir.

R. T.

« LA BOHÈME DE CHEZ NOUS ». Kdo. 633

Fin d'Année.

Quand on constitue une communauté et que le destin la fait vivre de longues années durant sur le même sol, dans un rythme uniforme, il se constitue des traditions. Celles-ci s'établissent sans qu'on y prenne garde et l'on s'aperçoit un beau jour qu'on s'y est attaché.

Ainsi, deux fois déjà, « La Bohème de Chez Nous » avait présenté, à l'occasion des fêtes de Noël, des programmes qui furent très applaudis. Allait-on cette année marquer une régression ? C'était à craindre, depuis que de multiples difficultés apportaient une perturbation dans l'activité de la troupe. Tout d'abord, la rarefaction des possibilités d'achat en ville, puis, la fréquence accrue des alertes gênant considérablement le travail ; répétitions, confection des décors. A cela s'ajoutent les départs successifs au titre de la relève qui firent les vides dans les rangs de la troupe. La distribution des rôles devenait plus ardue.

Aujourd'hui nous avons la preuve que toutes ces difficultés ont été surmontées ; « La Bohème » n'a pas failli à sa tradition. Par un effort de tous, par l'appoint de nouvelles recrues — mais oui ! les spectateurs de deux ans ont compris qu'ils devaient leur concours et l'ont donné efficacement —, le programme cette année encore est complet : veillée de Noël, précédant la Messe de Minuit et matinée du 25, reprise le lendemain. Chacune de ces représentations obtint un gros succès et les spectateurs y furent très nombreux, surtout le dimanche 26 où les kommandos invités, parmi lesquels 533, 535, 621, 635. Bau. Bat. 36, composèrent « une salle qui réagit » et qui récompensa grandement les acteurs de leurs efforts soutenus.

Le fait marquant de la veillée fut la première allocution publique du nouvel Homme de Confiance, notre camarade POTEI, succédant à FAU-

VEL, « relevé » le 14/12. En termes délicats, il exprima ce que pourrait être ce Noël si la guerre ne bouleversait pas le monde, ce que seront les Noëls futurs quand la paix nous aura rendu ceux qui nous attendent stoïquement et courageusement au foyer. Puis, venant à parler de notre vie présente, il définit brièvement comment il comprenait sa tâche quotidienne et, tradition encore, mais tradition qui nous est chère, il remercia tout le kommando qui a répondu généreusement à l'appel lancé par notre mutuelle : quarante colis ont été distribués à ceux de nos camarades les plus défavorisés, dans le même temps où de nombreuses familles recevaient la marque de notre fraternelle entraide.

Et le rideau se lève.

(Faute de place, nous sommes obligés d'abréger l'article de notre camarade J.-P. BLIN. Qu'il veuille bien nous excuser).

Pour la veillée de Noël : un sketch monté en collaboration par BLIN, GIRODET, HEBERT, des chanteurs, MORAUD et MALLE, une comédie gaie : « Fantôme à Louer » et le programme du « Triolet Captif ».

Pour la matinée : « On demande un Bandit », « Gardien de Phare » et « Le Cultivateur de Chicago ». Dans ces différentes pièces se signalèrent : GIROD, HEBERT, BEAUMONT, TITIN, ROSE, DELAHAYE, FOLLET, GAUDON, JACQ, MALLE, MATHIEU et POTEI.

J.-P. BLIN.

Le 1er janvier.

Tradition écrivait notre ami BLIN en présentant dans le « Nouvelliste » notre programme de Noël, et c'est pour obéir à cette tradition que « La Bohème de Chez Nous » offrait à ses habitués un spectacle nouveau en ce jour de fête consacrant la nouvelle année.

La représentation de Noël ayant été en grande partie l'œuvre de notre troupe théâtrale, c'est au « Triolet Captif » qu'incombait cette fois le soin de distraire nos amis.

Si nous avons été quelque temps inquiets sur le sort de notre Jazz, cette première séance nous a apporté toute tranquillité à ce sujet. Notre piano, depuis longtemps au repos, a repris du service sous les doigts agiles de notre dévoué « toubib », le docteur MOITEL, et notre ami HAUQUIER, autrefois au kdo. 533, nous apporte désormais le concours de son saxo-alto.

Puis vint le tour des chanteurs. TITIN, dont la voix évoque pour nous le chaud soleil méditerranéen, et GUIGNE, qui, tel Georgius, nous interprète successivement « Le Vieux Matelassier », chanson modifiée par lui à l'usage des « géfangs », « Juanito le dompteur », etc... Puis, l'orchestre se fait de nouveau entendre dans un « swing », un tango, une valse lente anglaise, un sketch, « Comment vas-tu ? » et termine par un fox-swing, « L'Amour peut venir ».

En première partie, HEBERT et GIROD, nous avaient donné une bouffonnerie « Boit sans soif et Bec salé » dont le titre est tout un programme. Et GUIGNE dans le rôle d'Onésime Ballotin ; DELAHAYE, la dame et FAVERGE, le Monsieur (un Monsieur un peu trop tenté de rire sur la scène), avaient interprété une comédie en 1 acte de Régner et Ferrari, « Au Rayon des Aquariums ». Présenté par POTEI, notre distingué Homme de Confiance, ce programme, quelque peu modifié, fut donné une seconde fois le 2 janvier, pour les kommandos venus nous rendre visite.

Les fêtes sont passées, « La Bohème de Chez Nous » se remet courageusement au travail, préparant un nouveau spectacle, une pièce en trois actes... mais chut... nous vous en réservons la surprise, chers spectateurs, et nous vous disons à bientôt.

A. JACQ.

Nos Mots Croisés

Ce problème de mots croisés, posé par notre camarade Gilbert MOREAU, est assez difficile et il n'est pas proposé en concours. Nous espérons toutefois que nos fidèles lecteurs nous enverront leurs solutions et nous serons heureux de publier le nom de ceux qui, en trouvant juste, nous auront fourni la preuve que leur attachement au Nouvelliste n'est pas dû uniquement à leur amour du tabac ! Combien seront-ils ?

Nous reprendrons le mois prochain nos concours de mots croisés.

Horizontalement. — 1. Assemblée confuse. — 2. Molière en fit un... médecin. Demande de grâce. — 3. Profiteur de capitaux. Dans la culotte ! — 4. Gigantesque chasseur victime de la Reine des Bois. Initiales du fils d'un grand tragédien français. — 5. Au Moyen-Age, pièce de vers sur un sujet familial. Marqué par la misère. — 6. Ont un mérite extraordinaire ! Dans le Finistère. — 7. Enveloppe quelconque. Celui des femmes est une comédie du fils d'Alexandre. — 8. Initiales d'un populaire Roi de Sicile. Son étoile brilla un instant vers le phare. — 9. Gallinacée origininaire d'Afrique. Accompagne « pas » ou « point ». — 10. Peut servir à l'intelligence d'un texte. Dans l'éther. Aux extrémités du Tafilalet.

Verticalement. — A.

Travestissement burlesque. Initiale d'un vieux peintre d'Anvers. — B.

Corindon granulaire fort dur. Certain faisait un curieux usage du nickel !!! — C. Fait un boucan du diable. — D. Préfixe d'identité. Inflammation. Cette disposition facilite de grosses destructions. — E. Evacuer naturellement. Phonétiquement « se trompa ». — F. Illustre famille de Belgique. — G. Règne sur les Berbères... mais non sur le cœur de Didon. Vaste superficie. — H. Initiales d'un célèbre premier magistrat parisien. Initiales de l'enfant chéri de la Victoire !! — I. Se fixe par points ou par signes ! — J. Article petit... mais parfois venimeux !!

	A	B	C	D	E	F	G	H	I	J
1										
2										
3										
4										
5										
6										
7										
8										
9										
10										

La langue allemande est-elle pauvre ?

Par le Lieutenant Jean GAYET

PARCE que son patron Bauer ou ses voisins d'usine redisent chaque jour au prisonnier à peu près les mêmes choses avec le même petit nombre de mots, celui-ci est assez souvent incliné à conclure un peu vite : l'allemand est une langue pauvre. En fait, la richesse du vocabulaire germanique est proverbiale, et son abondance a découragé beaucoup de ceux qui, depuis trois ans, s'essayaient à en faire le tour. Les lignes qui suivent n'ont d'autre but que de remplacer dans les conversations innombrables sur ce sujet, des assertions prétendument patriotiques par des données objectives.

Toute langue présente un fonds indigène plus ou moins recouvert ou débordé, au cours de l'histoire du pays, par les emprunts aux idiomes étrangers. Seuls les apports du dehors, acceptés de façon très hospitalière par la langue allemande seront ici passés en revue.

Au vieux fonds germanique, remarquons seulement qu'appartiennent : le vocabulaire guerrier, tels, l'épée, *Schwert* ; le casque, *Helm* ; le bouclier, *Schild* ; une forte proportion de prénoms de sens belliqueux ou militaires : *Dietrich*, où se reconnaît la racine du mot *Deutsch*, aboutissant du vieux mot *Diutisc* dérivé de *Diota*, peuple ; *Ernst*, *Erwin*, *Günther*, *Hermann*, *Siegfried*, *Walter*, *Werner*, *Wilhelm*, la désignation mythologique des jours de la semaine tels que *Dienstag*, *Donnerstag*, *Freitag*, respectivement consacrés, au dieu de la guerre *Ziu*, au dieu du tonnerre *Donar*, à la déesse de l'amour *Freia* ; Pâques, *Ostern*, a aussi conservé le nom de l'antique déesse du printemps *Ostara*.

L'influence de Rome s'exerça avec une importance qu'il est de bon ton, chez nous, de minimiser. Plutôt que de répéter : tel mot allemand vient de tel mot latin — cette recherche des étymologies est assez vaine et ne mène pas loin —, il est plus satisfaisant pour l'esprit de distinguer dans quels domaines s'est exercée l'influence des soldats de César ; bien entendu, on apprit d'abord à connaître en Germanie l'art de la guerre du Romain : le rempart, *vallum*, fut adopté avec son nom *Wall* ; le lieu de combat, *campus*, devint le combat lui-même *Kampf*, et le nom de César devint *Kaiser*. Les marchands romains parcoururent le pays avec l'âne, *asinus*, *Esel* ; avec le mulet, *mulus*, *Maultier* ; chargés de caisses, *cista*, *Kiste* ou de corbeilles, *corbis*, *Korb* ; on importait beaucoup de vin, *vinum*, *Wein*.

Jusque là demi-nomades, les Germains apprirent la viticulture, l'agriculture ; et la conséquence en fut une fixité d'habitat qui permit l'essor de l'architecture. Les exemples abondent : pays de vignoble en vérité, que celui où notre « cellier » fournit le terme générique de *Keller*, cave, tandis que *Most* devient le nom du moût, *mustum*. A travers les modifications de consonnances romaines, la parenté reste frappante entre *caseus*, le fromage et *Käse* ; entre *caulis*, le chou et *Kohl* ; elle est visible encore entre *sinapis*, moutarde et *Senf*, ou entre *buxus*, buis et *Buchsbaum* ; le nom même du cuisinier fut aussi emprunté au latin : *coquus* devint *Koch*.

Il est naturel — c'est là un fait constant —, qu'avec l'art de bâtir. les noms des matériaux ou des constructions fussent eux-mêmes empruntés à Rome : le mot *Ziegel*, vient de *tegula* ; la tuile, *Mauer*, de *murus*, le mur ; *Fenster*, de *fenestra*, la fenêtre ; *Pforte*, de *porta*, ou *Kammer*, de *camera*, la chambre. Même le nom du *Grosschen* est emprunté au latin *grossus*, épais. Quant à la désignation des douze mois de l'année, elle est comme chez nous, héritée de Rome.

Vers le VIII^e siècle, le mouvement de conversion au christianisme amena, bien entendu, l'adoption d'une tranche de vocables religieux gréco-latins : si *Kirche*, l'église, semble venir du grec *kuriakon*, maison du seigneur, *Dom*, cathédrale, dérive de *domus domini* (même sens) ; *Bischof*, l'évêque, représente le grec *episcopos*, curieusement amputé de sa voyelle initiale (tout comme notre mot « boutique » représente « *Apotheka* »). Ainsi, les termes qui désignent le monastère, le prêtre, l'autel ; la croix, sont passés, sans grands changements, des couvents bénédictins, principaux artisans de l'évangélisation, jusque sur les lèvres des convertis. On montait au *Kloster*, *claustrum*, cloître, visiter les moines, *Mönch* ; on menait les enfants à leur école, *Schule*, de *schola* ; là, on écrivait sur la *Table*, *tabula*, table ; l'encre, ou eau teintée, *tincta*, d'où *Tinte*, était en usage. A cette époque les monastères susciterent dans le triple domaine de l'instruction, de l'agriculture et du bâtiment de nouveaux progrès, que perpétuent dans la langue de nouveaux termes nés d'alors ; leur proportion est assez forte pour que la connaissance préalable du latin aide, au moins à la lecture, celui qui aborde l'étude de l'allemand.

Par bonheur pour nous, à plusieurs époques de notre histoire, les langues germaniques se sont trouvées exposées à l'influence de notre idiome, et elles l'ont accepté avec un empressement honorable pour lui. Des linguistes allemands ne tiennent pas pour négligeable le fait des croisades, pendant lesquelles, nobles français et allemands combattaient côte à côte ; dans cette vaste réunion d'occidentaux, ce fut la langue française qui devint le moyen de se comprendre ; même le type du chevalier franco-normand devint le modèle de toute la chevalerie, si bien qu'au retour, dans les châteaux des bords du Rhin, et plus loin encore, on lisait avec ardeur les romans français de chevalerie. D'enthousiasme, on adopta, sans autre effort que de s'habiller sommairement à l'allemande, le langage des belles manières des Seigneurs de chez nous. Le chevalier, pour l'honneur de sa dame, *die Dame*, devait acquiescer ces belles manières, *feine Manieren*, qui le distinguaient du bas-peuple, *Pöbel* ; savoir danser, *tanzen* ; rompre les lances, *lanzen* ; au tournoi, *Turnier* ; courir l'aventure, *Abenteurer*, et, bien entendu, chasser, *pirschen*, d'un vieux mot français, *berser*.

Indirectement les Croisades provoquèrent la connaissance, le désir et l'importation de denrées orientales qui firent leur apparition du Rhin à l'Oder, sans perdre leur nom de là-bas : nom arabe du sucre, *sokkar*, *Zucker* ; nom grec de la canelle, *kinnamon*, *Zimmet* ; nom turc de l'écarlate, *iskerlet* qui devint *Scharlach* (Cf. scarlatine) ; nom de la ville de Damas, qui fit désigner *Damast*, les étoffes damassées, ou, enfin, le nom égyptien de la gomme, *komi*, où se reconnaît le *Gummi*.

Comme l'importation de ces produits se faisait par les ports d'Italie, il était évident que les échanges seraient encore pour la langue allemande une source d'enrichissements ; *Kontor*, le comptoir, transcrit simplement l'italien *contore* ; le mot *Panzer*, plastron, cuirasse, dérive de *panciera*, et l'on reconnaît dans *scaramuccia*, l'origine du terme *Scharmützel*, escarmouche ; c'est toutefois dans le domaine des arts que l'influence italienne fut la plus forte ; des instruments comme le luth, *Laute*, en italien *liuto* ; la Viola, l'alto, *Alt*, en fournissent l'exemple.

Le vaste mouvement européen de la Renaissance nous oblige à dénoncer, par une redite historiquement nécessaire, une nouvelle marée montante du latin, concurrent sérieux et longtemps heureux des langues in-

digènes. L'étude « gourmande » des langues anciennes, la ruée partielle vers les origines gréco-romaines de notre civilisation, comportaient, à côté de bienfaits inappréciables pour les Lettres et les Arts, un fâcheux revers de médaille ; le latin, non plus scolastique, mais néo-cicéronien, une langue morte toutefois, devint le moyen d'expression de tous les esprits cultivés d'Europe ; à la fin du XVI^e siècle, 70 p. cent environ des livres imprimés en Allemagne paraissaient en latin, et l'on ne saurait trop mettre en vedette le geste audacieux, à tous les points de vue, de Luther, osant offrir une traduction de la Bible en langue vulgaire. L'allemand était repoussé avec mépris par les lettrés ; cette situation paradoxale évolua, bien entendu, mais se dénoua par l'intrusion dans le vocabulaire allemand, d'un nombre infini de mots latins à peine démarqués : ce sont les expressions juridiques latines, qu'il est inutile de traduire, puisque le français subit la même mésaventure : *Advokat*, *Klient*, *Prozess*, *Kontrat*, les termes de la médecine ancienne, *Abzessen*, *Katarrh*, *Kurieren*, du latin *curare* ; soigner. Tandis que les musiciens faisaient leurs, sans vergogne, des mots comme *Dissonanz*, *Melodie*, les pédagogues, *Doktor*, *Dozent*, etc., du haut de leur *Kathedr*, *cathedra*, chaire de professeur, parlaient *Disziplin*, et *Examen* ; les gens de justice n'avaient en bouche que *Zitiere*, assigner, *Dekret*, *Defekt*, *Formular*, et les dignitaires de tout ordre eussent rougi d'être appelés autrement que *Regent*, *Potentat*, *Ezzellenz* ou *Monarch* ; plusieurs n'allèrent-ils pas jusqu'à traduire en latin leur nom de famille ?

Une fois encore l'histoire contraint ici, à ce qui n'est qu'une redite en apparence, c'est-à-dire à signaler, aux XVII^e et XVIII^e siècles, une recrudescence des influences françaises. La cour de Louis XIV devint le modèle des cours allemandes ; ceux qui y paraissaient, causaient et écrivaient français, et ne lisaient pour ainsi dire que des livres français tout comme ils mettaient leur point d'honneur à franciser leurs palais, leurs vêtements, leur cuisine même. On constate alors, une irruption massive de mots français dans la langue allemande. Une princesse comme *Lise-Lotte von der Pfalz*, princesse Palatine, duchesse d'Orléans, que la postérité loue, outre-Rhin, d'avoir su rester une bonne allemande à la cour du Roi-Soleil, farcit ses nombreuses lettres de mots de cette langue française qu'elle ne fait pourtant que habitude : « Ich ambrassire euch » ; elle forge des verbes comme « meriterien » (meriterien), « obligieren » ; on lit avec surprise : « keine sieclen » (sans majuscule), « den chagrin », « nicht raisonnabel ». Quiconque voulait prouver son appartenance à l'élite, devait, pour s'épargner le blâme : « *blamieren* », se montrer *galant*, *nobel*, même un peu *frivol* ou *kokett* ; la formation de verbes en *ieren* acquiert une fécondité démesurée : *amuserien*, *karessieren*, *frisieren*, se disaient alors couramment. La terminologie militaire s'empressa de naturaliser un fort contingent étranger, et l'on adopte *Infanterie*, *Flotte*, *Kanone*, *Pistole*, aussi bien que *General*, *Leutnant*, *Offizier*. La même mode s'insinue jusque dans l'intimité familiale, citadelle pourtant des traditions ancestrales jalousement conservées ; on dit : *mein Onkel*, *meine Tante*, à la française, et, au dire de grammairiens, c'est alors que les petits enfants furent habitués à dire *Papa*, *Mama*, et non plus *Vater*, ou cet affectueux *Mutti*, qui semble bien avoir prévalu. Incontestablement enfin, l'épopée napoléonienne, avec le brassage des peuples qu'elle suscita, se traduisit par un apport, en général éphémère, dans la langue populaire allemande, de locutions françaises ayant trait aux armées et à la vie en campagne.

Nous avons essayé de donner l'impression de l'empressement, constant au cours de son histoire, avec lequel la langue allemande a accepté les enrichissements étrangers. Un nombre très élevé de mots, incorporés depuis des siècles au patrimoine indigène, ont cessé de sonner comme étrangers ; ils ont acquis l'orthographe et l'accentuation du pays. Une extirpation systématique de semblables éléments est proprement impensable et irréalisable. Mais il en va autrement quand il s'agit de mots empruntés par snobisme et sans besoin, termes encore sentis comme étrangers, puisque, tels *Coupé*, *Portier*, *Billet*, ils gardent encore l'accent sur la finale, et non sur la syllabe radicale, comme le mot allemand d'origine ou naturalisé de vieille souche. Nous aurions tort de juger mesquine ou chauvine la sollicitude inquiète des sociétés « pour la défense de la langue allemande ». Soutenues par les plus hautes autorités du pays, elles présentent, depuis un demi-siècle surtout, comme un devoir national, pour les citoyens les plus influents, pour les journalistes comme pour les maîtres de la jeunesse, de barrer énergiquement la voie à l'engouement injustifié pour les mots étrangers. Le peuple qui a conscience de sa langue, mène quotidiennement un pacifique combat pour la pureté de sa langue. Autant il est, en son sens plein du mot, « intelligent » et enrichissant, de connaître une langue étrangère, autant truffer sa conversation de mots étrangers révèle, ou une stérile vanité, ou peut-être même un manque fâcheux de respect et de confiance pour sa langue natale.

Nous verrons d'ailleurs, après la guerre, chaque nation européenne, « faire la toilette de sa langue », secouer les scories parasites laissées par les frottements étrangers, pour offrir, aux plus humbles de ses usagers, comme aux plus nobles services de l'éloquence et de la poésie, un bel instrument régénéré.



ECHANGE de PIÈCES de THEATRE

Le kommando 1426 serait heureux d'obtenir l'échange de pièces de théâtre. Préférence marquée pour les comédies ou drames en 1 et 2 actes en prose avec un maximum de 8 ou 9 personnages. Il donnerait en échange :

« Fanny », 3 actes de Pagnol ; « Cyprienne », C., 1 acte de J. Drault ; « L'Ami Trédurec », 1 acte de J.-L. Denis ; « Tabique-Taboque », 1 acte de Capron ; « Mouvement Judiciaire », 1 acte d'Hervilliez ; « A Propos de pafes », C., 1 acte de Sorson ; « L'Amiral », C., 2 actes de J. Normand ; « Un Contrat à la Dynamique », C., 1 acte de J. d'Arç ; « Hortense couche-toi », de Courteline ; « A la Salle de Police », de A. Mars ; « La Méaventure d'un Bleu », pochade, 1 acte de Courville ; « Trois Valets », C., 1 acte de Meyan ; « Fantôme à Louer », C., 2 actes de Ferrary et Carles ; « Le Bègue malgré lui », C. militaire de Bressy ; « Le Bonnet d'Ane », de Léry d'Abzac ; « Métro », 4 actes de Jamin ; « L'Appel du Clown », 1 acte de Gignoux ; « Le Voyageur », 1 acte de D. Amiel ; « Un Homme du Nord », 4 actes de Méré. Adresser la correspondance sous couvert de l'Homme de Confiance Principal du Stalag.

Poésie.

RETOUR

UN jour viendra.. Un jour peut-être
Je reverrai notre maison :
Ta chaise, près de la fenêtre
Où s'encadrerait notre horizon.
J'imagine un matin maussade,
Un temps banal, gris et pluvieux.
Rue déserte, un vieux camarade
Qui me tend la main, l'air joyeux.
Nul ne m'attendra, c'est probable :
J'arriverai, tout simplement..
Et, longtemps, autour de la table,
Tous trois, nous causerons gaiement !

Quand nous aurons dit notre vie,
Restant soudain silencieux,
Nous nous regarderons, ma mie,
Comme deux jeunes amoureux !
Nous pencherons sur notre ouvrage
Les plus légers de nos deux fronts.
Je serai près de toi, très sage,
Et nos regards se croiseront.

Notre fillette, plus âgée
Viendra parfois sur mes genoux ;
Et je la trouverai changée
Quand elle jouera près de nous.

Parfois, je te verrai sourire,
Tout en croisant les fils tenus.
Alors, m'approchant sans rien dire
Je caresserai tes bras nus.

Tu tendras vers moi ton corps souple
Pour un baiser, comme autrefois ;
Nous n'aurons plus l'air d'un vieux couple ;
Nous rougirons un peu, ma foi !

Ton cœur, près du mien, battra vite ;
Tu me souriras... Et soudain
Tu diras : « Il fait beau, petite,
Va prendre un peu l'air au jardin !... »

R. T., Kdo. 1906,
écrit en automne 40..
Epoque des illusions,
Désillusion !

ESPRIT PROVINCIAL. Au Kdo. 1625

Le 30 janvier, les « Fils de Normandie » (groupe de 16 Normands fondé le 21 août 1943), fêtaient par un banquet « gueufanguenique », leur doyen qui est également celui du kommando. En effet, Maurice GIRARD avait eu 44 ans le 28 janvier.

Avant de prendre place autour de la table magnifiquement garnie des bons produits de France, préparés par BERSON, LACAILLE et EVRARD ; notre aumônier, bas-normand d'origine, dans une allocution pleine d'esprit et de charme, traduisit en patois nos vœux à l'heureux jubilaire. Celui-ci, pour qui prendre la parole n'est pas « dur, dur, mais... dur quand même », le remercia et nous invita tous à « BOULBI » (Bolbec), l'an prochain. Puis, ce fut le repas animé de la plus fraternelle gaieté, malgré l'absence du cidre et du « trou normand ». La tasse de café à peine vidée et le cigare allumé, notre doyen donna l'exemple aux chanteurs, qui s'en donnèrent à cœur joie tout l'après-midi. L'appel du soir approchant, DESCHAMPS, de sa voix puissante de ténor chanta « Ma Normandie », écouté debout par tous.

Belle après-midi normande que nous aimerions revivre chez nous.

« L'an prochain en Normandie au mois de... charme les cœurs ».

Le Président :
G. LEBRUN.

Le Secrétaire :
Jean EVRARD.

† NÉCROLOGIE †



René BALMIER, Homme de Confiance du kommando 908, et ses camarades ont la douleur de vous faire part de la perte cruelle qu'ils ont éprouvée en la personne de leur camarade

Lucien YVRARD, VI J 3186
demeurant à Salagnon (Isère), décédé accidentellement le 13 mars 1944, à Newerck.

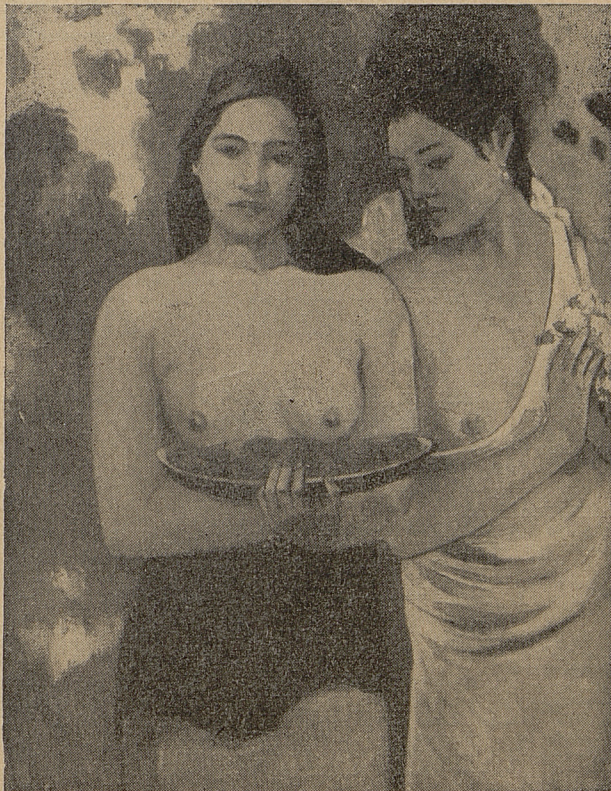
— L'Homme de Confiance du kommando 913 et ses camarades ont le regret de vous faire part de la mort de leur camarade THEROUDE Jacques, VI F 3061, décédé à Neuwerk (Hôpital), le 8 mars 1943, après une courte maladie. L'inhumation eut lieu le 13 mars au cimetière de Gladbach, en présence du kommando 1913 et de quelques camarades de kommandos voisins. L'absoute fut donnée par M. l'abbé Masson.

L'Homme de Confiance du kommando 913, remercie tous ceux qui, de près ou de loin, ont bien voulu leur témoigner leur sympathie en cette pénible circonstance.

Ce n'est pas tant ce qu'on y dit qui fait la valeur d'un livre, c'est tout ce que l'on y peut pas dire ; tout ce que l'on voudrait dire, qui l'alimente sourdement.

André GIDE.

Peinture.



« Les Seins aux Fleurs rouges ».

Paul GAUGUIN

Lors de leur présentation, certains tableaux ont soulevé de véritables tempêtes, et leurs auteurs ont été accablés d'épithètes injurieuses et injustes. Ainsi, lorsqu'en 1889, Paul Gauguin eut peint son « Christ jaune » (1), il fut violemment pris à parti par les critiques vertueux et indignés qui ne comprirent pas la grâce naïve et profonde de ce Christ simple, tout proche des Primitifs. Habités à considérer des académies ternes et bien « léchées », ils ne furent pas sensibles à l'harmonie de ces couleurs éclatantes.

« Le Christ Jaune » fut peint dans la région de Pont-Aven, d'après un calvaire breton. Gauguin rêvait alors aux grands sujets religieux et voulait offrir un tableau à son curé. Emile Bernard nous raconte qu'il le plaça lui-même dans l'église du village. Mais le brave curé breton, épouvanté, scandalisé par les couleurs vives, crut à une mystification et à une provocation. Il n'avait pas l'œil gourmand : le tableau quitta l'église modeste ; et la fortune aussi !

Gauguin n'a pas peint seulement en Bretagne mais aussi à Arles, avec van Gogh, autre grand peintre moqué et insulté, et qui faillit du reste l'assassiner. Dégouté de la vie civilisée, il partit pour Tahiti, à la recherche de la vie simple et vraie. Il ne la trouva guère et finira par mourir dans la misère en ce lointain pays.

Mais, c'est là-bas qu'il trouva sa vraie manière et qu'il peignit ces magnifiques « Seins aux fleurs rouges », qui sont à la fois voluptueux et sages. Ces filles sont belles, elles font rêver à l'amour ! elles sont graves, elles font penser à la vie, à la maternité. Elles sont impudiques, mais avec une simplicité animale empreinte d'une poésie très haute et pure, qui est un hymne, une prière à la création.

Certains, ne pouvant pas contester l'art de Gauguin, ont attaqué sa vie privée. Ils ont commis cette erreur vulgaire de juger un génie d'après la morale commune et de croire qu'il peut toujours s'accommoder des règles coercitives et élémentaires énoncées pour l'homme normal. Gauguin abandonna sa femme et ses enfants, mais rien d'impur n'a motivé ce geste : nul vice honteux et dégradant, aucune passion adultère. Un chant intérieur le soulevait ; il se sentait porteur d'un grand et sublime message ; il avait un secret à dire, un cri à lancer. Travaillant à la Bourse de Paris et gagnant largement sa vie, il eut peur du tintement de l'argent, du vertige stérile des affaires ; il craignit la puissance du métal froid et comprit qu'il fallait choisir, qu'il ne lui était plus possible de peindre, le dimanche, les doigts gras encore des billets froissés pendant la semaine. Et, pour ne pas faillir à sa haute mission, il accepta la misère. Il l'accepta pour soi, et les siens en souffrirent ! Mais, en revanche, combien d'heures d'éblouissement, d'extase, il a fait naître dans nombre de cœurs ardents à travers le monde. Pouvons-nous lui reprocher son désir de ne pas rester un peintre du dimanche ?

A la suite de refus cruels, Gauguin a opté pour l'acte gratuit. Admirez la pureté de sa vocation d'artiste. Avec Cézanne et van Gogh, il a élevé la Peinture française au premier rang ; depuis eux et grâce à eux, elle possède cette place enviée et indiscutée. Il rejoint la phalange de ces hommes qui ont consacré leur vie à une idée, une tâche noble et exaltante, qui ont créé un moment supérieur de l'homme et qui ont valu à notre pays sa renommée artistique et intellectuelle. Enfin, il donne à un monde, préoccupé surtout de jouissances matérielles, une leçon splendide de foi, de désintéressement, de courage, de pureté et de beauté.

(1) Voir page 3.

P. B.

SPORTS



Les sorties des Équipes de Football

5 Mars.

Equipe I b. kommando 1906 par 1 à 0. — L'équipe du 1906 s'était renforcée avec VERGER, demi-centre du Bat. 7. Le Stalag l'emporta, après une belle partie, par 1 but à 0, marqué sur coup franc. Les « Lions » de Fichtenhain ont fait preuve d'une technique supérieure mais les « Lions » de Duisburg sont à féliciter sans réserve pour leur courage et leur constance dans l'effort. A signaler au 1906 : le portier STANIS, VERGER et LEBLOND ; au Stalag : SEVIN, MATHAL, DEGRUGILLIERS, LEBLANC et DONATI.

Equipe II b. Kommando 1902 par 4 à 3. — A la mi-temps, les deux équipes étaient à égalité, 2 à 2. VENAILLE, qui faisait ses débuts comme capitaine, a bien emmené son équipe à la victoire. C'est bon signe. A signaler : au 1902, l'ailier gauche et le centre avant ; au Stalag, CLAVERO, BARBEROT et SATORY.

12 Mars.

Equipe I b. Bataillon 9 par 2 à 1. Equipe II et Bat. 9 (II), 1 à 1. — En lever de rideau, les hommes de VENAILLE, réussirent le match nul, 1 à 1, devant une équipe dynamique et volontaire. A la fin de la première mi-temps de la partie entre les équipes premières, le score est vierge. La partie est très serrée et le Stalag emporte la victoire à l'arrache. Guy SIMON.

19 Mars.

Equipe I b. Kommando 1428 (Mulheim), par 4 à 0. — Ce match était attendu par tous les sportifs du kdo. C'était la première rencontre entre les deux formations, rencontre qui suscitait un gros intérêt, l'équipe du kdo. ayant, ces temps derniers obtenu d'excellents résultats. La partie tint ce qu'elle promettait et fut disputée âprement, mais très correctement par les deux équipes, surtout celle du Stalag, qui voulurent construire du beau jeu avant de chercher le résultat. Il est très utile d'insister sur ce dernier point et de citer ce match comme un exemple de correction sportive.

Avant de faire connaître les phases principales du match, disons qu'il n'y eut pas moins de 9 corners en première mi-temps (6 pour le 1428 contre 3 au Stalag) et 7 en seconde mi-temps (5 en faveur du 1428). Il est à remarquer que l'équipe qui obtint le plus de corners fut vaincue, en l'occurrence celle de « La Tannerie » qui fut battue par la marque très nette de 4 à 0, marque un peu sévère pour le 1428 qui méritait au moins de sauver l'honneur.

Les équipes. — Stalag VI J. : Alexander, Leblanc, Donati, Drevault, Sévin, Bonanséa, Robert, Simon, Zamperetti, Mathal, Joseph.

Kommando 1428 : Buts, Herbinan ; Degueter, Eymard, Dekastecer, Niralte, Duval, Mulheret, Guyard, Leclerc, Gagnier.

Les joueurs sont longs à se mettre en action. Puis, Gagnier, bien servi par Leclerc, obtient un corner qui ne donne rien, il placera ensuite un joli tir, bien arrêté par Alexander, puis deux corners, mais sans résultat. Les deux équipes dominent tour à tour avec un léger avantage au 1428. Mais le Stalag pratique un jeu de passes plus précis qui ne tardera pas à porter son « but ». Un corner pour le Stalag, lequel, bien tiré, permet au « petit Simon » de faire un entre-chat avec ses grands compas et c'est le premier but de la partie après 30 minutes de jeu. La deuxième mi-temps est sans histoire. Le Stalag qui pratique maintenant un jeu supérieur, domine nettement, car les demis adverses sont inexistantes. Et l'inévitable se produit : Mathal marque des 18 mètres ; Zamperetti, bien servi par Simon, centre et la tête de Joseph bat le gardien. Enfin, Zamperetti, sur ouverture de Simon, marque le quatrième et dernier but. Excellent arbitrage de Fabre dont la tâche fut facilitée par la bonne tenue des joueurs. J. MAGER, du Kdo. 1428.

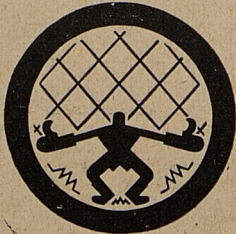
26 Mars.

Equipe I b. Sélection Uerdingen (I), 4 à 0. Equipe II b. Sélection Uerdingen (II), par 4 à 1. — Les équipes réserves ouvrent le feu et les hommes de Venaille sont tout de suite entreprenants. Marjin, en bonne position ouvre la marque. Uerdingen se reprend et parvient à égaliser. Vingt minutes après la reprise, Deguegilliers, demi-droit, obtient le second point pour le Stalag. Le ressort de la Sélection est brisé et, Dorner aggraver la marque de 2 points. Bonne partie des « Lionceaux », mais manque de cohésion à Uerdingen.

Les équipes premières firent une meilleure démonstration de jeu. Très vite en action, les poulains de M. Fabre ouvrent la marque sur un corner, bien tiré par Joseph et repris de la tête par Simon. Malgré les efforts de la Sélection, Joseph signera deux nouveaux points bien amenés. Après la pause, il semble qu'Uerdingen puisse sauver l'honneur, mais c'est le Stalag qui marque par Simon. Courageuse partie de la Sélection d'Uerdingen. Au Stalag, une mention à Leblanc, Mathal, Drevault et à Bonanséa qui sauva deux buts tout faits. Remerciements aux camarades d'Uerdingen pour leur chaleureuse réception.

2 Avril.

Equipe I b. Kdo. 633 (I), 5 à 0. Kdo. 633 (II) b. Stalag (II), par 5 à 2. — Après un banquet dont la quantité n'avait d'égale que la qualité, les équipes réserves disputèrent leur match par un vent violent. Plus en souffle, plus homogène et jouant surtout avec plus de cœur, l'équipe du 633 gagna nettement par 5 buts à 2. Les « Lionceaux » firent une mauvaise exhibition, ils doivent se racheter. Plus agréable à suivre fut la partie des témoins. Jouant avec un vent violent, le Stalag n'atteindra le repos qu'avec un tout petit but d'avance marqué par Zamperetti, sur une belle ouverture de Léo Campagne qui jouait pour la première fois dans l'équipe du Stalag. Après le repos, faisant preuve d'une technique plus sûre, les « Lions » marquèrent quatre fois, Campagne et Zamperetti se partageant les points. Au 633, il y a de bons éléments ; la défense supporta tout le poids du match et doit être félicitée. Excellent arbitrage de M. l'aumônier du kommando 533. Guy SIMON.



KOMMANDO 1625.



Depuis janvier une rencontre était prévue avec l'équipe du kdo. 1616, mais pas de balles... Nous en trouvons 2 ! L'équipe de Bayreutherstrasse, prévenue, arrive au grand complet sous la direction de son entraîneur, le lieutenant Courcy. Les joueurs se familiarisent avec la table et les parties commencent. On sent que l'équipe du 1625 veut faire oublier la sévère leçon qu'elle avait reçue lors de la

rencontre précédente. On sent aussi que le « terrain » a de l'importance. La table, qui n'est pas la même qu'au 1616 gêne visiblement les visiteurs, le lieutenant Courcy et à Bayerburg, l'impassible Foll.

Les parties furent intéressantes à suivre. Se sont distingués, chez les visiteurs, le lieutenant Courcy et à Bayerburg, l'impassible Foll.

Résultats techniques : Bayenburg (1625) bat Bayreuther (1616) par six victoires à deux.

Simples : Berta (1625) b. Jouaville (1616), 21-11, 21-6, 21-13. Rimaux (1616) b. Bancel (1625), 21-14, 21-16, 16-21, 11-21, 21-16. Ledain (1625) bat docteur Meynier, 22-20, 21-13, 21-16. Foll (1625) b. Thomas, 21-15, 22-20, 21-8. Souvigne (1625) b. Reuziau, 21-15, 21-19, 21-18. Lieutenant Courcy (1616) b. Mace, 21-3, 21-14, 21-5.

Doubles : Foll-Deschamps (1625) b. Reuziau-Thomas, 21-18, 21-17, 16-21, 18-21, 21-17. Mace-Ledain (1625) b. lieutenant Courcy-Docteur Meynier, 21-14, 21-19, 16-21, 16-21, 21-15.

Nous nous sommes mis d'accord pour une « belle » qui décidera lequel des deux kommandos de Wuppertal possède la meilleure équipe... quand nous aurons des balles. Le Spectateur impartial.

LES SPORTS AU kdo. 860.

Après avoir triomphé de Juchem par 12 à 0, nos joueurs sont allés battre sur leur propre terrain, leurs camarades du 704. Après une partie menée à toute allure, les gars de l'Alu. l'emportèrent par 4 à 1 sur leurs rivaux qui luttèrent jusqu'au bout. Félicitations à toute l'équipe, et en particulier à Massin, notre sympathique et brillant gardien de but ; Abard et Herbelin. Au 704, une mention spéciale à Lambert et aux deux extrêmes. Arbitrage un peu timide, mais très impartial de Baudisson, du 704.

SOLINGEN-WEYER (1332)

bat WERMELSKIRCHEN (1302) par 2 à 1

Dimanche 12 mars à Solingen-Olhigs. — Match aller. Temps maussade. Solingen se présente en maillot noir et Wermelskirchen en maillot orange. Les gars de Solingen, jeunes et nerveux, partent à fond, tandis que Wermelskirchen joue avec nonchalance et pratique un jeu aérien peu recommandé. La première descente dangereuse est faite par les noirs, mais la défense orange veille. Cependant les noirs marquent à la 10^{ème} minute. Le jeu continue en faveur des noirs. Ils marquent un second but. Ce point émoustille les oranges qui maintenant dominent. Mais la fin de la première mi-temps est sifflée. La pluie tombe pour la deuxième phase du jeu. Les joueurs oranges dominent mais il faut attendre la 30^{ème} minute pour les voir marquer. Le jeu se cantonne devant les bois de Solingen, mais la barre et la défense empêcheront tout nouveau but, malgré les assauts répétés des oranges, et la fin est sifflée.

A Solingen, bonne partie de toute l'équipe — mention spéciale à la défense qui fut intraitable. A Wermelskirchen, après un départ lent, partie courageuse de tous les joueurs, avec mention spéciale à l'ailier droit et au demi gauche. Bon arbitrage d'un camarade de Solingen.

Joseph LUCAS, VI A 48.133.

KOMMANDO 1807 (Lirich).

27 Février. — Notre équipe première bat l'équipe correspondante du kdo. 1805 (Babcock) par 8 à 2. Malgré cette marque élevée, nos camarades ne furent pas très nettement dominés. Ils avaient devant eux une ligne d'avants plus rapide et plus réalisatrice, bien alimentée par les demis. Le portier de Lirich fut battu le premier, mais ensuite celui de Babcock alla chercher la balle 3 fois en première mi-temps et 5 fois en seconde mi-temps. Le deuxième but du 1805 fut rentré 5 minutes avant la fin.

12 mars. — Lirich bat Babcock par 2 buts à 1. Cette fois la marque est plus serrée et un résultat nul eût été plus équitable, l'équipe adverse manquant de réalisateurs. Nous reverrons, avec plaisir les deux équipes aux prises. Jamais deux sans trois, dit le proverbe, mais, attention ! joueurs de Lirich, n'oubliez pas que vous avez été près de la défaite le 12 mars.

26 mars. — Lirich bat le 18^{ème} Bataillon par 5 buts à 3. En première mi-temps, Lirich avanta par le vent, domine, bien que privé de deux de ses meilleurs joueurs, retenus par le travail, et qui ne peuvent faire leur apparition que dix minutes avant la fin de cette 1^{re} mi-temps qui se termine par 3 à 1 en leur faveur. A la reprise, c'est le Bataillon qui domine et égalise. Mais Lirich parvient à marquer encore deux buts remportant ainsi une victoire méritée et désirée. A noter le geste très sportif du 18^{ème} Bataillon qui ne voulut pas tirer le « toss », laissant à Lirich handicapé par l'absence de ses deux joueurs, l'avantage du vent.

Jean GRARE.

AUTRES RÉSULTATS SPORTIFS.

27/2 : 1617 (I) b. 1143 (I) par 5 à 2. — Dard. Remscheid (II) b. 1617 (II) par 2 à 0.

12/3 : 1112 b. 1617, par 6 à 1. (L'équipe du 1112 était privée de nombreux titulaires, ce qui explique un peu cette marque sévère).

19-3 : 313 b. Rés. Stalag par 4 à 1. (Partie intéressante où se distinguèrent au kdo. 313 Barsotti, Bilis, Defenet, Duret, Legras et le portier, appelé à jouer le dimanche suivant contre l'équipe I du Stalag).

1322 b. 1319 par 5 à 3.

COMMUNICATION AUX BOULISTES.

« Les Boulistes » des kommandos, désireux de rencontrer une ou plusieurs quadrettes du Stalag, sont priés de me le faire savoir.

Henri FABRE, Délégué Sportif du Stalag VI J.

SPORTS (suite)

BASKET-BALL.

5 MARS.

Les deux équipes du Stalag recevaient celles du kommando 633. Confirmant son net redressement, l'équipe de FAUQUET l'emporta par 19 à 14. La seconde obtint le match nul. Nos joueurs de basket sont sur la bonne voie ; à eux de persévérer.

G. S.

19 MARS.

Encouragés par ces succès, les joueurs de basket du Stalag crurent, un peu trop tôt, que l'équipe du kdo. 1425 n'était pas à leur taille. Une vague équipe seconde fut déléguée. Mais quand cette vague équipe rentra le soir au bercail, elle faisait piteuse mine et ses membres rasaient les murs. Elle s'était fait battre par 36 pts à... 0 ! Une paille ! Espérons que cette mésaventure rendra nos joueurs plus prudents à l'avenir. C'est dans leur intérêt, et c'est une question de politesse pour leurs camarades des kommandos qui désirent voir de belles parties. Dans l'équipe du Stalag, il y avait un ancien du kdo. 1426 qui, jadis, aurait évolué dans la... quatorzième équipe de ce kommando !!! C'est du moins le bruit qui court...

2 AVRIL.

L'équipe du 633 recevait l'équipe du Stalag, dont la victoire avait été obtenue de justesse un mois auparavant. Aussi, cette fois, c'est la première, la vraie, qui se déplaça ! ANSELIN, toutefois, n'avait pas fait le déplacement. Le Stalag gagna, mais après une partie intéressante et acharnée, par 23 à 16. L'équipe du 633 fit une partie courageuse.

Centre d'Informations.

Réemploi des P. G. rapatriés.

(Arrêté du 27 août 1943 du Ministère du Travail).
Tout employeur qui refuse de réintégrer dans son entreprise un prisonnier de guerre, en invoquant son inaptitude physique à tout emploi, doit faire connaître le refus à l'intéressé par lettre recommandée dans les quinze jours qui suivent la demande de réemploi.

Le prisonnier, dans les huit jours, peut demander à se faire examiner par un médecin désigné par l'inspecteur du travail. Dans les huit jours qui suivent cette visite, le prisonnier sera tenu au courant des conclusions du médecin par lettre recommandée.

Le reclassement des Prisonniers.

En application de la loi n° 265 du 28 juin 1943, relative aux prisonniers de guerre fonctionnaires, agents des services publics et candidats au service public, et notamment l'article 18 de cette loi (voir Bulletin du Centre d'Information n° 7, septembre 1943), des commissions de reclassement sont déjà constituées au sein des différents ministères.

Ces commissions sont présidées par le Directeur de l'administration générale et sont divisées en sections aux compétences précises. Dans chaque section, la moitié des membres est choisie parmi les prisonniers de guerre rapatriés ou, à défaut, parmi les anciens combattants des guerres 1914-1918 ou 1939-1940.

Géomètres-experts.

Un concours est ouvert entre les géomètres-experts en captivité. Il s'agit d'un mémoire détaillé, rédigé, accompagné de dessins et croquis, à établir pendant la captivité. Il portera sur le sujet que l'auteur voudra choisir sur une question d'ordre technique, juridique ou économique, intéressant la profession aussi directement que possible.

Le jugement en sera fait sur sa valeur théorique, pratique, sa présentation ou encore sur les progrès que les idées exprimées sont susceptibles de faire accomplir à l'économie nationale ou à l'exercice de la profession.

Les mémoires devront être adressés au « Journal des géomètres-experts et des topographes français », 9, avenue Foch, Vincennes (Seine), dans le mois du retour de la captivité, ou, avant ce retour, par la voie de la délégation en Allemagne des Services Diplomatiques des P. G., à la Croix-Rouge Française, Comité Central d'Assistance des P. G., 31, boulevard de la Tour-Maubourg, à Paris, en précisant, sur chaque envoi : « Concours des Géomètres-Experts ». Ces envois doivent être expédiés sous le couvert de l'Homme Principal du Stalag.

Une Histoire vraie.

Tout le monde connaît le jeu de la « crapette ». C'est une sorte réusite à deux. Le joueur qui a la main doit placer les cartes qui sont sur la table avant d'en prendre dans son jeu. S'il en oublie une, son adversaire crie : « Crapette ». C'est le mot de passe qui lui donne la main à son tour. Or, dernièrement, ils étaient deux à jouer. L'un très calme, l'autre plus émotif et bégayant dans les grandes occasions. Le joueur calme fait une faute. L'émotif crie tout de suite : « Cra... cra... cra... » sans que le « pette » veuille sortir. Tous ces « cras » mirent la puce à l'oreille du joueur calme. Il vit sa faute, la corrigea, continua, et les cartes étant avec lui, il gagna. Evidemment, l'autre protesta et prétendit avoir crié : « Cra... cra... cra... ». (Car le « pette » ne voulait toujours pas sortir). Mais le joueur calme garda le bénéfice de la victoire, car, il prétendit et il prétend encore (qui peut lui donner tort ?) que, dans aucune langue, de lui connue, « cra... cra... cra... » n'a jamais signifié « crapette ». Que deviendrait le jeu, si deux bégues jouaient à la « cra... cra... cra... ? »

Un geste de solidarité ne doit pas être sans lendemain.

ADHÉREZ A LA MUTUELLE

LOISIRS (suite)

BILAN D'UNE ANNÉE D'ACTIVITÉ THÉÂTRALE AU Kdo. 760

« Folies Holzheim »

A mon avis, il est assez amusant de lire les comptes rendus des séances théâtrales ayant lieu dans les kommandos, amusant et même instructif. C'est, en effet, un concert de louanges, mais j'ose le dire, de louanges le plus souvent méritées. Pourtant, ces comptes rendus ressemblent trop souvent à ces motions « nègre-blanc » des partis politiques d'autrefois cherchant à contenter tout le monde, sauvegarder le petit amour-propre de chacun, et aussi à se faire « mousser » un tant soit peu. D'ailleurs, le rédacteur de la critique est généralement membre de la troupe en question : « On est jamais si bien servi que par soi-même... » Pourtant, je tiens à noter avoir eu une heureuse surprise dans le dernier « Nouvelliste ». La critique de Pierre BOUTET de la dernière pièce donnée au Stalag : « Barbara », a heureusement tranché avec cette habitude « guimauvesque ». (Où es-tu, ô RIVAROL, puriste du langage !). Je m'en voudrais de revenir sur les éloges décernés aux acteurs et artisans du succès de cette pièce, éloges mérités et certainement au-dessous de la vérité. Mais le choix de la pièce, voilà la pierre d'achoppement de tout théâtre, fût-il « prisonnier ». Il est évidemment regrettable d'être obligé de reconnaître que la pièce jouée n'est peut-être pas le « dessus du panier », qu'elle manque de fond, quelle a un excédent d'invéraisemblance, qu'elle est amoral, ou bien qu'elle n'est qu'un simple divertissement sans profondeur. Et bien oui.

Pourtant, il est à remarquer que, pour le commun des spectateurs, dont je fais partie à ma grande honte, le divertissement passe avant toute autre chose. Je préfère rire, mais oui, à des pièces peut-être pas transcendantes, que de m'embêter à de grandes machines classiques, dont la profondeur donne parfois le vertige, vertige bien regrettable, car il empêche de goûter en toute sérénité quelques heures de délassement, je ne dirai pas instructif, mais dont, tout au moins, la principale qualité est d'amener l'oubli.

C'est pourquoi au kdo. 760, après maintes discussions sur le choix des pièces, nous nous sommes cantonnés dans le répertoire dit du « Boulevard ». A notre avis, tout au moins à la majorité de nos avis, car il y eut une certaine dissidence, je le reconnais, c'est le genre qui convenait le mieux à nous tous prisonniers. D'ailleurs, j'avoue pour ma part, n'avoir pas été étranger à cette décision, car j'ai une véritable indigestion du genre dit « classique », peut-être parce qu'autrefois j'ai été forcé de m'en « ingurgiter » une dose que j'ai dû certainement trouver trop massive. Loin de moi cependant l'idée d'en nier les beautés et la « substantifique moëlle ». Mais, ce que nous voulions, nous prisonniers, c'est ne pas trop réfléchir, car le cours de nos réflexions est automatiquement détourné vers notre unique pensée : notre retour, d'où : caféard. Tout le contraire de notre but, qui est de procurer l'oubli, hélas, toujours temporaire ! Nous avons donc persévéré dans cette voie, pour certains diabolique, et je sais que « perseverare diabolicum », mais l'enfer de nos erreurs ne nous fait pas peur.

Voici nos réalisations de l'année 1943 :

Noël 1942. — Réveillon avec music-hall. Le lendemain, « Gringoire » de Banville et on « Purge Bébé », de G. Feydeau. Trois représentations pour différents kommandos.

14 et 21 février 1943. — « Fausse Monnaie », de G. d'Herville ; « De-puis ce matin », de Micho ; « Roncevaux », de Régnier.

15 mars. — Music-hall avec mise en boîte des célébrités du kommando et « La Grammaire » de Labiche, et « Asile de Nuit », de Maurey.

Pâques 1943. — « Le Poignard aux yeux de jade », drame policier en 4 actes de Anne Muriel. Très gros succès. Quatre représentations dont une à Kappelen et une autre à Neuss, au kdo. 704.

19 juin. — « La Fleur d'Oranger », 3 actes de Birabeau. Deux représentations. Puis un moment de crise : départs, transformés, mais, le

23 octobre. — « Une petite femme dans le train », comédie légère (eh oui !) en 3 actes, de L. Marches. Gros succès, deux représentations.

Noël 1943. — « La huitième femme de Barbe-Bleue », 3 actes de A. Savoir. Soirée du réveillon : spectacle de cirque forain, avec parade, clown, cavalerie, etc...

1er janvier. — Deuxième représentation de la Femme de Barbe-Bleue pour les camarades des kommandos voisins.

En résumé, dans l'année : dix-neuf représentations dont trois de music-hall et onze créations de pièces, dont quatre en 3 actes et 7 en 1 acte.

Voici maintenant ceux qui n'ont ménagé ni leur temps, ni leur peine :

Avant tout autre, le créateur, directeur et animateur de la troupe, décorateur, metteur en scène, acteur tenant tous les rôles de composition avec un rare bonheur, Etienne OCTAVE, l'âme de notre troupe.

BOBE Roger, jolie vedette féminine, un peu mûre, mais au charme délicat.

BERTAULT Marcel, « trouvère », jeune premier un peu trop jeune, maintenant enfant terrible et « fillette capricieuse », « midinette ».

PERNUIT Marceau, femme volage, tapageuse, n'hésite jamais, quand il le faut, à découvrir un coin de chair des plus subversifs.

LE FLEM Albert, charmant page, américaine au sourire métallisé.

SAISON Georges, « speaker » jovial, excelle dans les rôles de jeune premier et affectionne les déshabillés masculins.

THIBAUT Jacques, acteur-né, se met automatiquement dans la peau de son personnage. Parole prenante et persuasive.

LEMOINE André, acteur « passe-partout », comique ou dramatique : vieillards noceurs, pères de famille, gâteux ou genre « Marguerite Moreno ».

GIRARD Edmond, maîtres d'hôtels majestueux, calvitie distinguée.

CAFFARD Charles, valet, chauffeur de bonne maison.

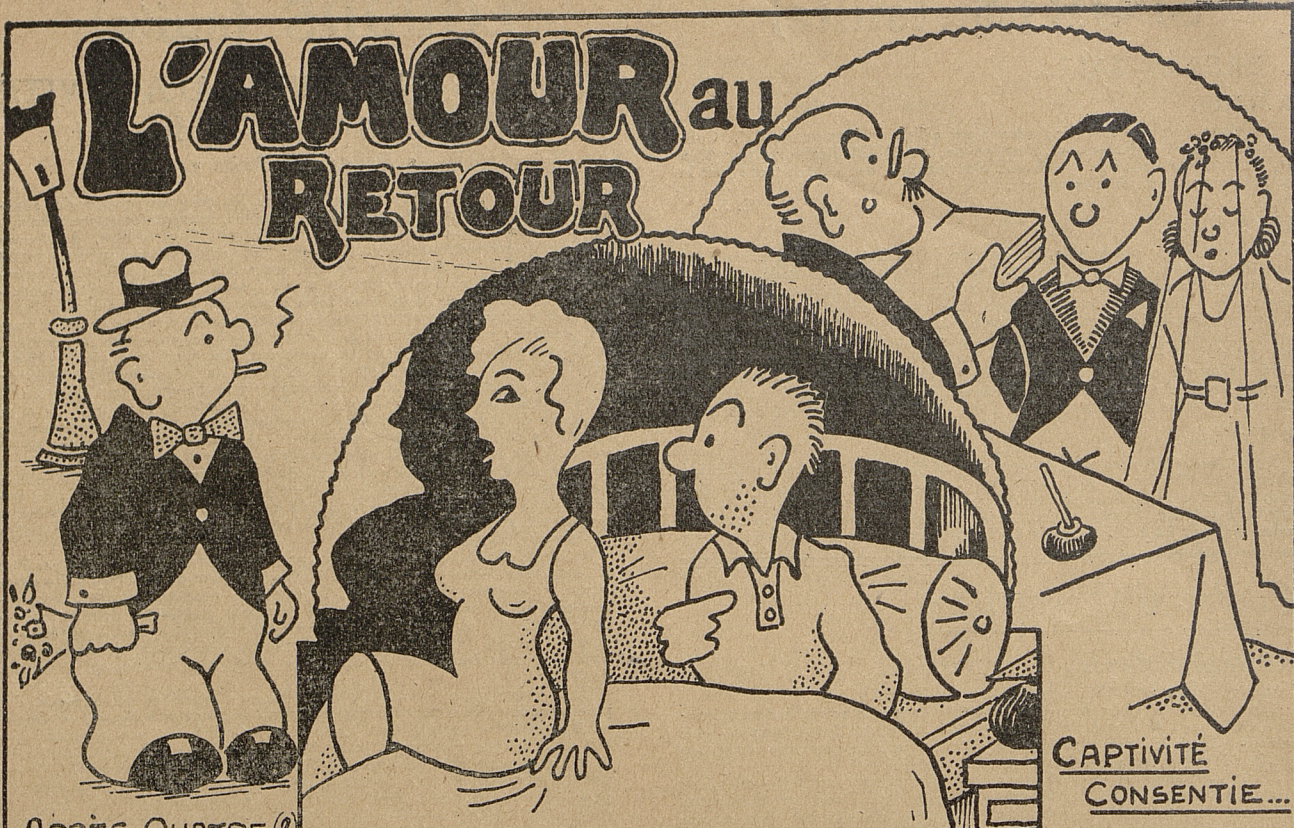
TROUTTET, futur Directeur de la police judiciaire.

Les chanteurs BARONI, LEBLANC, FROMENTIN, et les chanteurs exceptionnels de Noël : GOGUE, VIDAL, JOLY, LAVIAL.

De l'orchestre, il ne reste plus maintenant que le premier violon SERVIÈRE et le batteur GEOLARD. Nous espérons pouvoir remonter notre orchestre avec des talents encore timides. N'est-ce pas l'ami CHIGAGUET ?

Nos projets : pour Pâques, « L'Inspecteur Grey », puis « Noix de Coco » et « Maître Bolbec et son mari ». Mais nous formons le vœu de n'avoir pas le temps de monter toutes ces pièces...

NOSIAS.



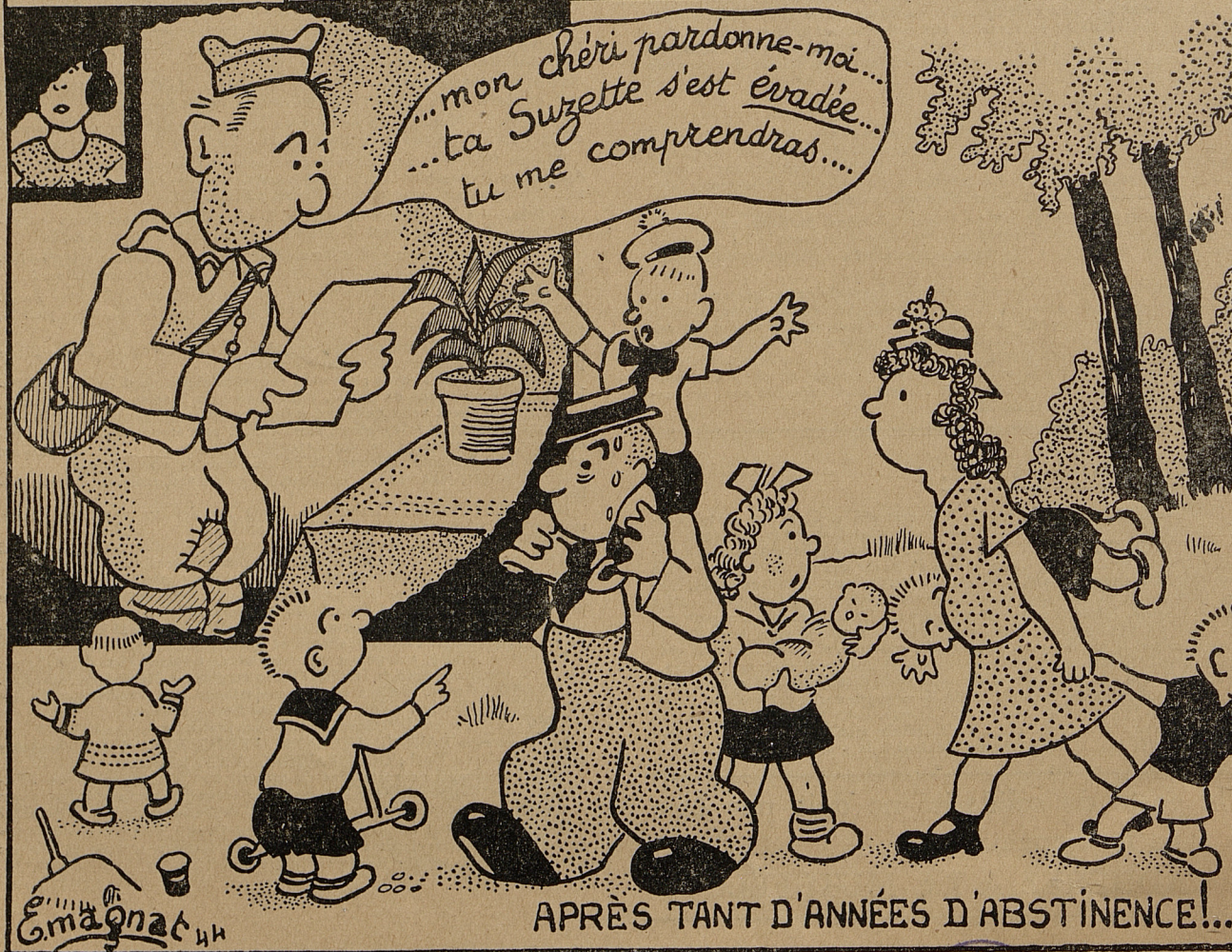
APRÈS QUATRE ANS D'ATTENTE...

...BAH! DEUX HEURES DE PLUS....

...OUI..J'AI PASEU DE CHANCE...J'AURAIS DÛ BÉNÉFICIER DE LA RELEVÉ....
- A QUI LE DIS TU, MON PAUVRE GASTON!...

CAPTIVITÉ
CONSENTIE...

...CONSENTEZ-VOUS A PRENDRE POUR ÉPOUSE M^{lle} MARIE BOMUZOT?...
-JAWOHL....



Emagnat 44

APRÈS TANT D'ANNÉES D'ABSTINENCE!...

